

La Deffence &

ILLVSTRATION DE

la Langue Francoise.

Avec
L'oliue augmentee.

*L'anterotique de la vieille &
de la ieune Amye.*

Versliriques.

Je tout par I.D.B.A. 42

Priuilege du
Roy.

1557.

A PARIS.

Par Arnoul l'Angelier, tenant sa boutique au
second pillier de la grand' Salle du Palais.



Extraict du Priuilege.

IL est permis par lettre patente du Roynostre Sire, à Arnoul l'Angelier, de faire imprimer & mettre en vente deux petitz liures intitulez La deffence & Illustration de la langue Françoisse: & l'autre Cinquante Sonnetz à la louange de l'Oliue, l'Anterotique de la Vieille & de la ieune Amye, & vers Lyriques nouuellement composez. Et deffence faicte à tous Libraires & Imprimeurs d'Imprimer, ou mettre en vente lesdictz liures, fors de ceux que ledict l'Angelier aura fait Imprimer, durant le temps & terme de trois ans prochains, sur peine de confiscation desdictz liures, & d'amende arbitraire.

Par le Conseil.

N. Buyer.

Et seellé de Cyre iaune.

A MONSEIGNEVR LE REVE-
uerendissime Cardinal du Bellay S.

VEV le personnage, que tu ioues au Specta-
cle de toute l'Europe, voyre de tout le mō-
de en ce grand Theatre Romain, veu tāt d'af-
faires, & telz que seul quasi tu soutiēs: ô l'hō-
neur du sacré College? pecheroy'-ie pas (comme
dit le Pindare Latin) contre le bien publicq' si
par longues paroles i'empeschoy' le tens que tu
donnes au service de ton Prince, au profit de la
Patrie, & à l'accroissement de ton immortelle
renommee? Epiant dōques quelque heure de ce
peu de relais, que tu prēs pour respirer soubz le
pesant fais des affaires Frācoises (charge vraye-
ment digne de si robustes epaules, nō moins que
le Ciel de celle du grand Hercule) ma Muse a
pris la hardiesse d'entrer au sacré Cabinet de
tes saintes & studieuses occupatiōs: & l'a en-
tre tāt de riches & excellens vœux de iour en
iour dediez à l'image de ta grandeur, pendre le
sien humble & petit: mais toutesfois bien heu-
reux s'il rencontre quelque faveur deuant les
yeux de ta bōté, semblable à celle des Dieux im-
mortelz, qui n'ont moins agreables les pauvres
presens d'un biē riche vouloir, que ces superbes
& ambicieuses offrādes. C'est en effect la Def-
fense & Illustration de nostre Lāgue Franc i-

*se. A l'entreprise de laquelle riẽ ne m'a induyt,
 que l'affection naturelle enuers ma Patrie, &
 à te la dedier, que la grãdeur de ton nom. Afin
 qu'elle se cache (cõme souz le bouclier d'iax)
 contre les traictz enuenimez de ceste antique
 ennemye de vertu, souz l'umbre de tes esles. De
 • toy dy-ie, dõt l'incomparable scauoir, vertu &
 conduyte toutes les plus grãdes choses, de si lōg
 tens de tout le monde sont experimentees, que
 ie ne les scauroy plus au vif exprimer, que les
 courāt (suyuāt la ruse de ce noble peintre Ty-
 mātē) souz le voyle de silence. Pour ce, que de
 vne si grande chose il vault trop myeux (cõme
 de Carthage disoit T. Line) se taire du tout que
 d'en dire peu. Recoy donques avec ceste accou-
 stumee bõté, qui ne te rēd moins amyable entre
 les plus petis, que ta vertu & auctõrité vene-
 rable entre les plus grãds, les premiers fruietz
 ou pour mieux dire les premieres fleurs du Prin-
 tens de celuy qui en toute reuerēce & humilité
 baise les mains de ta R.S. Priāt le ciel te depar-
 tir autāt d'heureuse & lōgue vie, & à tes haul-
 tes entreprises estre autant fauorable, cõme en-
 vers toy a eté liberal, voire prodigue de ses gra-
 ces. A Dieu, de Paris ce 15. de Feurier. 1549.*

*L'auteur prie les Lecteurs differer leur iug- ment iuf-
 ques à la fin du liure, & ne le condamner sans auoir pre-
 mierement bien veu, & examiné ses rais- ns.*

Ἰωάννης Ἀυρατὸς εἰς κελτικῆς
γλώσσης Ἀπολογία.

Εἰς οἰονὸς ἄριστος ἀμύνεσθαι περὶ πάτσης,

Εἶπεν ὁμηρείων ἐνεπίη χαρίτων.

Εἴν δὲ κλέος μέγ' ἄριστον ἀμύνεσθαι περὶ
γλώττης

Τῆς πατρίης, καὶ γὰρ φημὶ παρωδιάον
Βελλά' ὡς γὰρ σεῦ πρόγονοι φιλοπάτριδες
ἄνδρες

Ἦ' κ' εἶσαι, πατρίς γῆς πέρι μαρνάμενοι.
Οὕτως καὶ πατρίης σὺ συνηγορέων περὶ
γλώττης.

Κληδὸν' αἰεὶ σχήσεις, ὡς φιλόπατρίς ἀνὴρ.

A L'AMBICIEVX ET
Auare Ennemy des bon-
nes Lettres.

Sonner.

Serf de Faueur, Esclave d'Auarice,
Tu n'heux jamais sur toy mesmes pouuoir,
Et ie me veux d'un tel Maitre pouruoir,
Que l'Esprit libre en plaisir se nourrisse.
L'Air, la Fortune, & l'humaine Police
Ont en leurs mains ton malheureux Auoir,
Le Iuge auare icy n'a rien à voir:
Ny les troys Seurs, ny du Tens la malice.
Regarde donc qui est plus souhaitable
L'ayse, ou l'ennuy, le certain, ou l'instable.
Quand à l'honneur, i'espere estre immortel:
Car vn cler Nom souz Mort i'amaïs ne tombe.
Le tien obscur ne te promet rien tel.
Ainsi, tous deux serez souz mesme Tuube.

CAELO MVSA BEAT.

La Deffence &

ILLVSTRATION DE

la Langue Francoise.

Liure premier.

L'origine des Langues.

CHAP. I.



SI LA NATURE (dont quelque personnage de grand' renommee non sans rayson à douté, si on la deuoit appeller Mere, ou Maratre) eust donné aux Hommes vn commun vouloir & consentement, outre les innumerables commoditez qui en feussent procedees, l'inconstance humaine, n'eust eu besoing de se forger tant de manieres de parler. Laquelle diuersité & confusion, se peut à bõ droict appeller la Tour de Babel. Donques les langues ne sont nees d'elles mesmes en façon d'herbes, racines & arbres: les vnes infirmes & debiles en leurs especes: les autres saines & robustes, & plus aptes à porter le faiz des conceptions humaines: mais toute leur vertu est nee au monde du vouloir & arbitre des mortelz. Cela (ce me semble) est vne grãde raison, pour quoy on ne doit ainsi louer vne langue, & blamer l'autre: veu qu'elles viennent toutes d'vne mesme

source & origine, c'est la fantasie des hommes, & ont été formées d'un mesme iugemēt, à vne mesme fin: c'est pour signifier entre nous les conceptions & intelligences de l'esprit. Il est vray que par successiō de tens les vnes, pour auoir été plus curieusement reiglees, sont deuenues plus riches que les autres: mais cela ne se doit attribuer à la felicité desdites Langues, ains au seul artifice & industrie des Hommes. Ainsi donques toutes les choses que la Nature à crees, tous les arts & sciences en toutes les quatre parties du Monde, sont chacune endroit & soy vne mesme chose: mais pource que les hommes sont de diuers vouloir, ilz en parlent & escriuent diuersement. A ce propos, ie ne puis assez blamer la sotte arrogāce & remerité d'aucuns de notre nation, qui n'estans riens moins que Grecz, ou Latins, deprisent & reietēt d'un sourcil plus que Stoique, toutes choses ecrites en François, & ne me puis assez emerueiller de l'etrange opinion d'aucuns scauans, qui pensent que nostre vulgaire soit incapable de toutes bonnes lettres & erudition, comme si vne inuention pour le Langaige seulement deuoit estre iugée bonne ou mauuaise. A ceux la ie n'ay entrepris de satisfaire. A ceux cy ie veux bien, s'il m'est possible, faire changer d'opinion par quelques raisons, que breuement i'espere deduyre, nō que ie me sente plus cler voyāt en cela, ou autres choses, qu'ilz ne sont, mais pour ce que l'affection qu'ilz portent au langues estrangeres, ne permet qu'ilz veillent faire sain, & entier iugement de leur vulgaire.

*Que la Langue Françoise ne doit
estre nommee Barbare.*

CHAP. II.



OVR commencer dōques à entrer en matiere, quant à la signification dece mot Barbare: Barbaires anciennement estoient nommez ceux qui ineptement parloient Grec. Car comme les estrangers venās à Athenes s'efforcoient de parler grec, ilz tumboient souuent en ceste voix absurde *Βάββαρος*. Depuis les grecz transporterent ce nom aux meurs brutaux & cruelz, appellant toutes nations hors la grece, Barbare. Ce qui ne doit en rien diminuer l'excellence de notre lāgue, veu que c'est arrogāce greque, admiratrice seulement de ses inuentions, n'auoit loy ny priuilege de legitimer ainsi sa nation, & abatardir les autres, comme Anacharsis disoit que les Scythes estoient Barbaires entre les Atheniens, mais les Atheniēs aussi entre les Scythes. Et quand la barbarie des meurs de noz ancestres eust deu le mouuoir à nous appeller Barbaires, si est ce que ie ne voy point, pour quoy on nous doiue maintenāt estimer telz, veu qu'en ciuilité de meurs, equité de loix, magnanimité de courages, bref en toutes formes & manieres de viure non moins louables, que profitables, nous ne sommes rien moins qu'eux, mais bien plus, veu qu'ilz sont telz maintenant q̄ nous les pouuōs iustement appeller par le nom, qu'ilz

donné aux autres. Encores moins doit auoir lieu de ce que les Romains nous ont appellez Barbares, veu leur ambition & insatiable faim de gloire, qui tachoient non seulement à subiuguer, mais à rendre toutes autres nations viles & abiectes auprès d'eux: principalement les Gauloys, dont ilz ont receu plus de honte & dommage, que des autres. A ce propos, songeant beaucoup de fois, de ou vient que les gestes du peuple Romain, sont tant celebrés de tout le Monde, voyre de si long interuale proferés a ceux de toutes les autres nations ensemble, ie ne treuve point plus grâde raison que cete cy: c'est que les Romains ont en si grande multitude d'Ecriuains, que la plus part de leurs gestes (pour me dire pis) par l'espace de tant d'annees, ardeur de batailles, vastité d'Italie, incursions d'estrangers, s'est conseruee entiere iusques à nostre tens. Au contraire les faiz des autres nations singulierement des Gauloys, auant qu'ilz tumbassent en la puissance des François, & les faiz des François mesmes depuis qu'ilz ont donné leur nom aux Gaules, ont été si mal recueillis, que nous en auons quasi perdu non seulement la gloire, mais la memoire. A quoy à bié aydé l'enueie des Romains, qui cōme par vne certaine coniuration conspirant contre nous, ont extenué en tout ce qu'ilz ont peu, notz louanges belliques, dont ilz ne pouuoient endurer la clarté: & non seulement nous ont fait tort en cela, mais pour nous rendre encor' plus odieux & contéptibles, nous ont appellez brutaux, cruelz & Barbares. Quelqu'un dira, pourquoy ont ilz exempté les Grecz

de ce nō: pource qu'ilz se feussent fait plus grand tort, qu'aux Grecz mesmes, dont ilz auoient emprunté tout ce qu'ilz auoient de bon, au moins quant aux sciences & illustration de leur langue. Ces raisons me semblēt suffisantes de faire entendre à tout equitable estimateur des choses que nostre langue (pour auoir esté nommés Barbares ou de noz ennemys, ou de ceux qui n'auoient loy de nous bailler ce nom) ne doit pourtant estre deprisee, mesmes de ceux aux quelz elle est propre & naturelle: & qui en rien ne sont moindres que les Grecz ou Romains.

*Pourquoy la Langue Francoise n'est si riche
que la Greque & Latine.*

CHAP. III.

ET si notre langue n'est si copieuse & riche que la Greque ou Latine, cela ne doit estre imputé au default d'icelle, comme si d'elle mesme elle ne pouuoit iamais estre si non pauvre & sterile: mais bien on le doit attribuer à l'ignorāce de notz maieurs, qui ayans (comme dict quelqu'un, parlant des anciens Romains) en plus grande recommandation le bien faire, que le bien dire & mieux ayans laisser à leur posterité les exemples de vertu, que les preceptes: se sont priuez de la gloire de leurs bien faitz, & nous du fruit de l'imitation d'iceux: & par mesme moyen nous ont laissé

nostre Langue si pauvre & nue, qu'elle a besoing des ornementz, & (s'il fault ainsi parler) des plumes d'autrui. Mais qui voudroit dire que la Greque & Romaine eussent tousiours esté en l'excellence qu'on les à veues du tēs d'Homere & de Demosthene, de Virgile & de Ciceron? Et si ces auteurs eussent iugé, que iamais pour quelque diligence & culture, qu'on y eust peu faire, elles ne eussent sceu produire plus grand fruit, se feussent ilz tāt eforcez de les mettre au point, ou non les voyons maintenant? Ainsi puis-je dire de nostre langue, qui commence encores à fleurir, sans fructifier, ou plus tost comme vne Plante & Vergette, n'a point encores fleury, tant se fault qu'elle ait apporté tout le fruit qu'elle pourroit bien produire. Cela certainemēt non pour le default de la nature d'elle aussi apte à engendrer que les autres: mais pour la coulpe de ceux qui l'ont eue en garde, & ne l'ont cultiuee à suffisance, ains cōme vne plante sauuage, en celuy mesmes Desert, ou elle auoit commencé a naitre, sans iamais l'arrouser, la tailler, ny defendre des Ronces & Epines, qui luy faisoient vmbre, l'ont laissée enuieillir, & quasi mourir. Que si les anciens Romains eussent esté aussi negligens à la culture de leur Langue, quand premierement elle commença à pululer, pour certain en si peu de tens elle ne feust deuenue si grande. Mais eux en guise de bons Agriculteurs. l'ont premierement transmuce d'un lieu sauuaige en vn domestique: puis affin que plustost & mieux elle peust fructifier, coupant

à l'entour les inutiles rameaux, l'ont pour échange d'iceux restaurée de Rameaux françz & domestiques magistralemēt tirez de la langue Greque, les quelz soudainement se sont si bien entez & faiz semblables à leur tronc, que de formais ne-
apparoissent plus adoptiz : mais naturelz. De la font nees en la Langue Latine ces fleurs & ces fruietz colorez de cete grande eloquence, avecques ces nombres, & cete lyaison si artificielle, toutes les quelles choses non tant de sa propre nature, que par artifice toute langue à coutume de produire. Donques si les Grecz & Romains plus diligens à la culture de leurs langues que nous à celle de la nostre, n'ont peu nouuer en icelles si non avecques grand labeur & industrie ny grace, ny Nombre, ny finablement aucune eloquence, nous devons nous émerueiller si nostre vulgaire n'est si riche comme il pourra bien estre, & de là prendre occasion de le mepriser comme chose vile, & de petit prix? Le tens viendra (peut estre) & ie l'espere moyennant la bonne destinee Françoise, que ce noble & puissant royaume obtiendra à son tour les resnes de la Monarchie, & que nostre Lâgue, (si avecques François n'est du tout enseuelie la Langue Françoise) qui commence encor' à ietter ses racines, sortira de terre, & s'eleuera en telle hauteur & grosseur qu'elle se pourra egaler aux mesmes Grecz & Romains, produisant comme eux, des Homeres, Demosthenes, Virgiles, & Cicerons, aussi bien que la France à quelquesfois produit des Pericles, Nicies, Alcibiades, Themistocles, Cefars & Scipions.

*Que la Langue Françoise n'est
si pauvre que beaucoup
l'estiment.*

CHAP. IIII.



En'estime pourtant nostre vulgaire, tel qu'il est maintenant, estre si vil & abiect, comme le font ces ambitieux admirateurs des Langues Greque & Latine, qui ne penseroient, & feussent ilz la mesme Pythô, Deesse de persuasion, pouoir rien dire de bon, si n'estoit en langaige etranger, & non entëdu du vulgaire. Et qui voudra de bien pres y regarder, trouuera que nostre langue Françoise n'est si pauvre, qu'elle ne puisse rendre fidelemët ce qu'elle emprunte des autres, si infertile, qu'elle ne puisse produire de soy quelque fruct de bõne inuention, au moyë de l'industrie & diligëce des cultiueurs d'icelle, si quelques vns se treuent tant amys de leur paix, & d'eux mesmes, qu'ilz s'y veillët employer. Mais à qui, apres Dieu, rendrõs nous graces d'un tel benefice, si nõ à nostre feu bon Roy & pere François, premier de ce nom & de toutes vertus? ie dy premier d'autant qu'il à en son noble royaume premierement restitué tous les bons ars & sciences en leur ancienne dignité: & si à nostre langaige au parauant scabreux & mal poly, rendu elegant, & si non tât copieux, qu'il pourra bien estre, pour le moins fidele interprete de tous les autres. Et qu'ainsi soit,

Philosophes, Historiens, Medecins, Poetes, Ora-
teurs Grecz & Latins ont appris à parler François.
Que diray-ie des Hebreux? Les saintes lettres dô-
nent ample tesmoignage de ce que ie dy. Je lais-
seray en cest endroict les superstitieuses raisons
de ceux qui soutiennent, que les mysteres de la
Theologie ne doiuent estre decouuers, & quasi cō-
me prophanez en l'agage vulgaire, & ce que vont
allegant ceux qui sont d'opinion contraire. Car
ceste disputation n'est propre à ce, que i'ay entre-
pris, qui est seulement de montrer que nostre lan-
gue n'ha point eu à sa naissance les Dieux & les
Astres si ennemis, qu'elle ne puisse vn iour parue-
nir au point d'excellence & de perfection aussi
bien que les autres, entendu que toutes sciences
se peuvent fidelement & copieusement traicter
en icelle, comme on peut voir en si grand nombre
de liures Grecz & latins, voyre bien Italiens, Es-
pagnolz, & autres traduietz en François, par
maintes excellentes plumes de nostre Tens.

*Que les Traductions ne sont suffi-
santes pour donner perfection
à la langue Francoise.*

CHAP. V.



Outesfois cetant louable labour
de traduyre ne me semble moyen
vnique & suffisant, pour eleguer
nostre vulgaire à l'egal & Parang-
on des autres plus fameuses lan-
gues. Ce que ie pretēs prouuer si

cleremēt, que nul n'y voudra (ce croy ie) contre dire, s'il n'est manifeste calumniateur de la verité. Et premier, c'est vne chose, accordee entre tous les meilleurs Aucteurs de Rethorique, qu'il ya cinq parties de bien dire, l'Inuention, l'Eloquution, la Disposition, la Memoire, & la Pronuntiation. Or pour autant que ces deux dernieres ne se aprennent tant par le benefice des Langues, comme elles sont donnees à chacun selon la felicité de sa Nature, augmentees & entretenues par studieux exercice & continuelle diligence, pour autant aussi que la Disposition gist plus en la discretion & bon iugemēt de l'Orateur, qu'en certaines reigles & preceptes, veu que les euementz du Tens, la circunstance des lieux, la condition des personnes, & la diuersité des occasiōs sont innumerables. Je me contenteray de parler des deux premieres, scauoir de l'Inuention, & de l'Eloquution. L'office donques de l'Orateur est de chacune chose proposee elegamment & copieusement parler. Or ceste faculté de parler ainsi de toutes choses, ne se peut acquerir que par l'intelligence parfaite des sciences, les quelles ont esté premierement traitées par les Grecz, & puis par les Romains imitateurs d'iceux. Il fault donques necessairement que ces deux langues soient entendues de celuy qui veut acquerir cete copie, & richesse d'Inuention, premiere & principale piece du Harnoys de l'Orateur. Et quant à ce point, les fideles Traducteurs peuuent grandement seruir & soulager ceux qui n'ont le moyen

Vnique de vacquer aux Langues estrâgeres. Mais quant à l'Eloquution, partie certes la plus difficile, & sans laquelle toutes autres choses restent comme Inutiles, & semblables, à vn Glayue encores couuert de sa Guyne, Eloquution (dy ie) par la quelle Principalement vn orateur est iugé plus excellent, & vn Genre de dire meilleur, que l'autre: comme celle dōt est appelée la mesme Eloquence, & dont la vertu gist aux motz propres, vsitez, & non aliénés du cōmun vsaige de parler: aux Methaphores, Alegories, Cōparaisons, Similitudes, Energies, & tant d'autres figures, & ornemens, sans les quelz tout oraison, & Poeme sont nudz, manques, & debiles. Je ne croyray iamais qu'on puisse bien apprendre tout cela des Traducteurs, pour ce qu'il est impossible de le rendre avecque la mesme grace, dont l'Aucteur en à vsé: d'autât que chacune Lâgue à ie ne scay quoy propre seulement à elle, dont si vous efforcez exprimer le Naif en vn autre Langue observant la Loy de traduyre, qui est n'espacier point hors des Limites de l'Aucteur, vostre Diction sera contrainte, froide, & de mauuaise grace. Et que ainsi soit, qu'on me lyse vn Demosthene, & Homere Latins, vn Ciceron, & Vergile François, pour voir s'ilz vous engēdrerōt telles affections, voyre ainsi qu'un Prothee vous transformeront en diuerses sortes, comme vous sentez lysant ces Aucteurs en leurs Langues. Il vous semblera passer de l'ardente Montaigne d'Aethne sur le froid Sommet de Caucase. Et ce, que ie dy des Lâgues

b

Latine, & Grecque, ce doit reciproquement dire de tous les vulgaires, dont i'allegueray seulement vn Petrarque, du quel i'ose bien dire, que si Homere, & Virgile renaissans auoient entrepris de le traduyre, ilz ne le pourroient rendre avecques la mesme grace, & nayfueté, qu'il est en son vulgaire Toscan. Toutesfois quelques vns de notre Tés ont entrepris de le faire parler François. Voyla en bref les raisons, qui m'ont fait penser, que l'office & diligence des Traducteurs, autrement fort vtile pour instruyre les ignorans des Langues estrangeres en la congnoissance des choses, n'est suffisante pour donner à la nostre ceste perfection, & comme font les Peintres à leurs tableaux ceste derniere main, que nous desirons. Et si les raisons, que i'ay alleguées, ne semblent assez fortes, ie produiray pour mes garans, & deffenseurs les anciens Auteurs Romains, Poetes principalement, & Orateurs, les quelz (combien que Ciceron ait traduyt quelques Liures de Xenophon, & d'Arate, & qu'Horace baille les preceptes de bien traduyre) ont vacqué à ceste partie plus pour leur etude, & profit particulier, que pour le publier à l'amplification de leur Langue, à leur gloire & commodité d'autrui. Si aucuns ont veu quelques Oeuures de ce tens la soubz titre de traduction, i'entens de Ciceron, de Virgile & de ce bienheureux Siecle d'Auguste, ilz me pourroient dementir de ce que ie dy.

*Des mauuais Traducteurs, & de
ne traduyre les Poetes.*

CHAP. VI.

M

AI S que diray-ie d'aucuns, vraiment mieux dignes d'estre appelez Traditeurs, que Traducteurs? Veu qu'ilz trahissēt ceux qu'ilz entreprennēt exposer, les frustrāt de leur gloire, & par mesme moyen seduyssent les Lecteurs ignorans, leur montrant le blanc pour le noyr: qui pour acquerir le nom de scauans, traduyssent à credict les langues, dont iamais ilz n'ont entendu les premiers Elementz, comme l'Hebraique, & la Grecque, & encor' pour myeux se faire valoir, se prennent aux Poetes, genre d'auteurs certes, auquel si ie scauoy', ou vouloy' traduyre, ie m'adroisseroy' aussi peu à cause de ceste Diuinité d'inuention, qu'ilz ont plus que les autres, de ceste grandeur de style, magnificence de morz, grauité de sentences, audace & varieté de figures, & mil' autres lumieres de Poesie: bref ceste Energie, & ne scay quel Esprit, qui est en leurs escritz, que les latins appelleroient Genius. Toutes les quelles choses se peuuent autant exprimer en traduisant, comme vn Peintre peut représenter l'Ame avecques le Cors de celuy, qu'il entreprend tirer apres le Naturel. Ce que ie dy ne s'adroisse pas à ceux, qui par le commandement des princes & grands seigneurs traduyssent les plus fameux Poetes Grecz, & Latins: pour ce que l'obeissance, qu'on doit à

telz personnages, ne reçoit aucune Excuse en cest endroit, mais bien i'entends parler à ceux, qui de gayeté de cuer (comme on dict) entreprennent telles choses legerement, & s'en aquitent de mesmes. O Apolon. O Muses prophaner ainsi les sacrees Reliques de l'Antiquité? Mais ie n'en diray autre chose. Celuy donques qui voudra faire œuvre digne de prix en son vulgaire, laisse ce Labeur de traduyre, principalement les Poetes, à ceux, qui de chose laborieuse, & peu profitable, i'ose dire encor inutile, voyre pernicieuse à l'Accroissement de leur Langue, emportent à bon droit plus de molestie, que de gloire.

*Comment les Romains ont
enrichy leur Langue.*

CHAP. VII.



Il les Romains (dira quelqu'un) n'ont vaqué à ce Labeur de Traduction, par quelz moyens donques ont ilz peu ainsi enrichir leur Langue, voyre iusques à l'egaller quasi à la Greque? Immitant les meilleurs Auteurs Grecz, se transformant en eux, les deuorant: & apres les auoir bien digerez, les conuertissant en sang, & nourriture se proposant chacun selon son Naturel, & l'Argument, qu'il vouloit elire, le meilleur Autheur, dont ilz obseruoient diligemment toutes les plus rares, & exquises vertuz, & icelles comme Grephes, ainsi que i'ay dict deuant, entoiët, & apliquoiët à leur

Langue. Cela faisant (dy. ie) les Romains ont ba-
ty tous ces beaux Ecriz, que nous louons, & ad-
mirons si fort: egalant ores quelque vn d'iceux, o-
res le preferât aux Grecz. Et de ce, que ie dy, font
bône preuue Ciceron, & Virgile que volontiers
& par Honneur ie nomme tousiours en la Lan-
gue Latine, des quelz comme l'vn se feut entie-
rement adonné à l'Immitation des Grecz, contre-
fist, & exprima si au vif la copie de Platō, la vehé-
mence de Demosthene, & la ioyeuse douceur d'I-
socrate: que Molon Rhodian l'oyant quelque-
fois declamer, s'ecria, qu'il emportoit l'eloquen-
ce Grecque à Rome. L'autre immita si bien Ho-
mere, Hesiodé, & Theocrit, que depuis on à dict
de luy, que de ces trois il à surmonté l'vn, égalé
l'autre, & aproché si pres de l'autre, que si la feli-
cité des argumens qu'ilz ont traictez, eust esté pa-
reille, la Palme seroit bien douteuse. Je vous de-
mande donq' vous autres, qui ne vous employez
qu'aux Translations, si ces tant fameux Aucteurs
se fussent amusez à Traduyre, eussent ilz eleué
leur Langue à l'excellence. & hauteur, ou nous la
voyons maintenāt? Ne pensez donques quelque
diligence, & industrie, que vous puissiez mettre en
cest endroict, faire tant que nostre langue enco-
res rampante à terre, puisse hausser la teste, & s'e-
leuer sur piedz.

*D'amplifier la Langue Francoyse par l'im-
mitation des anciens Aucteurs
Grecz, & Romains.*

CHAP. VIII.



E compose donq'celuy qui vou-
dra enrichir sa Lāgue, à l'immita-
tiō des meilleurs Aucteurs grecz,
& Latins, & à toutes leurs plus
grandes vertuz, comme à vn cer-
tain but, dirige la pointe de son
Style. Car il n'y à point de doute, que la plus
grand part de l'Artifice ne soit contenue en l'im-
mitation, & tout ainsi que ce feut le plus louable
aux Anciens de bien inuenter, aussi est ce le plus
vtile de bien immiter, mesmes à ceux, dont la lā-
gue n'est encor' bien copieuse, & riche. Mais en-
tēde celuy, qui voudra immiter que ce n'est cho-
se facile de bien suyure les vertuz d'un bon Au-
cteur, & quasi comme se trāsformer en luy, veu
que la Nature mesmes aux choses, qui paroissent
tressemblables, n'a sceu tāt faire, que par quelque
notte, & difference elles ne puissent estre discer-
nées. Le dy cecy, pour ce qu'il y en à beaucoup
en toutes Langues, qui sans penetrer aux plus ca-
chées, & interieures parties de l'Aucteur, qu'ilz se
sont proposé, s'adaptent seulement au premier
Regard, & s'amusant à la beauté des Motz, per-
dēt la force des choses. Et certes, comme ce n'est
point chose vicieuse, mais grandement louable
emprunter d'une Lāgue estrangere les Sentences,
& les motz, & les approprier à la sienne, aussi est

ce chose grandement à reprendre, voyre odieuse à tout lecteur de liberale Nature, voir en vne mesme langue vne telle Immitation, comme celle d'aucuns Scauans mesmes, qui s'estiment estre des meilleurs, quant plus ilz ressemblent vn Heroet, ou vn Marot. Je r'amonnesté donques (ò toy, qui desires l'accroissement de ta langue, & veux exceller en icelle) de nō imiter à pié leué, cōme n'agueres à dict quelqu'un, les plus fameux Aucteurs d'icelle, ainsi que font ordinairement la plus part de notz Poetes François, chose certes autant vicieuse, cōme de nul profit à nostre vulgaire: veu que ce n'est autre chose (ò grande liberalité) sinon de luy donner ce, qui estoit à luy. Je voudroy bien que nostre Langue feust si riche d'exemples domestiques, que n'eussions besoing d'auoir recours aux Etrangers. Mais si Virgile, & Ciceron se feussent contentez d'imiter ceux de leur langue, qu'auront les latins outre enuie, ou Lucretse, outre Craffe, ou Antoyne.

Responce à quelques obiections.

CHAP. IX.



PRES auoir le pl⁹ succintement qu'il m'a esté possible ouuert le chemin à ceux, qui desirent l'amplification de notre langue, il me semble bon, & necessaire de respondre à ceux, qui l'estiment barbare & irreguliere, incapable de cete elegance & copie, qui est en la Grecque & Romaine: d'autant

(disent ilz) qu'elle n'a ses Declinations, ses piedz & ses Nombres, cōme ces deux autres Lāgues. Je ne veux alleguer en cest endroict (bien que ie le puisse faire sans honte) la simplicité de noz Maieurs, qui se sont cōtentez d'exprimer leurs Conceptions avecques paroles nues, sans Art, & Ornement: non Immitans la curieuse diligence des Grecz, aux quelz la Muse auoit donné la bouche ronde (comme dict quelqu'un) c'est à dire, parfaire en route elegance, & Venusté de paroles: comme depuis aux Romains Immitateurs des Grecz. Mais ie diray bien, que nostre Lāgue n'est tant irreguliere, qu'on voudroit bien dire: veu qu'elle se decline si non par les Noms, Pronōs, & Participes pour le moins par les Verbes, en tous leurs Tens, Modes, & Personnes. Et si elle n'est si curieusement reiglee, ou plus tost liee est gehinnée en ses autres parties, aussi n'ha elle point tant d'Etheroclitēs, & Anomaux, monstres estranges de la Grecque, & de la Latine. Quand aux piedz, & aux nombres, ie diray au second Liure en quoy nous les recompensons. Et certes (comme dict vn grād Aucteur de Rethorique parlant de la felicité, qu'ont les Grecz en la composition de leurs motz) Je ne pense que telles choses se fassent par la nature desdictes Langues, mais nous fauorisons tousiours les Estrangers. Qui eust gardé noz Ancestres de varier toutes les parties declinables, d'allonger vne syllabe, & accourir l'autre: & en faire des piedz, ou des mains: Et qui gardera noz successeurs d'observer telles choses, si quelques Scauās, & non moins ingenieux de cest

aage entreprennent de les reduyre en Art? comme Ciceron promettoit de faire au droit Ciuil, chose, qui à quelques vns à semblé impossible, aux autres non. Il ne fault point icy alleguer l'excellence de l'antiquité: & comme Homere se plaignoit que de son tens les cors estoient trop petitiz, dire que les Espris modernes ne sont à comparer aux anciens. L'architecture, l'art du Nauigai-ge, & autres Inuentions antiques certainement sont admirables, non toutesfois si on regarde à la necessité mere des Ars, du tout si grandes, qu'on doyue estimer les cieux, & la Nature y auoir dependu toute leur vertu, vigueur, & industrie. Je ne produiray pour tesmoingz de ce que ie dy le-Imprimerie Seur des Muses, & dixieme d'elles, & ceste non moins admirable, que pernicieuse foudre d'Artillerie, avecques tant d'autres non antiques inuentions, qui montrent veritablement, que par le long cours des Siecles, les Espris des hommes ne sont point si abatardiz? qu'on voudroit bien dire. Je dy seulemēt, qu'il n'est pas impossible, que nostre Langue puisse receuoir quelquefois cest ornement, & artifice aussi curieux, qu'il est aux Grecz, & Romains. Quand au son, & ie ne scay qu'elle naturelle douceur (comme ilz disent) qui est en leurs langues, ie ne voy point que nous l'ayōs moindre au iugement de plus delicates Oreilles. Il est bien vray que nous vsons du prescrit de Nature, qui pour parler nous a seulement donné la Langue. Nous ne vomissons pas notz paroles de l'Estommac, comme les y-urongnes: nous ne les estranglons de la Gorge,

comme les Grenoilles: nous ne les decoupons pas dedans le Palat comme les Oyzeaux, nous ne les sifflons pas des leures comme les Serpens. Si en telles manieres de parler gist la douceur des Langues, ie confesse que la nostre est rude, & mal sonnante. Mais aussi nous auons c'est auantage de ne tordre point la Bouche en cent mille sortes, comme les Singes, voire cōme beaucoup mal se souuenans de Minerue, qui iouant quelque fois de la fluste, & voyant en vn myroir la deformité de ses leures, la ieta bien loing, malheureuse rencōtre au presumptueux Marsye, qui depuis en fut ecorché. Quoy donques, dira quelqu'un, veux tu à l'exemple de ce Marsye, qui osa comparer sa Fluste rustique à la douce Lyre d'Apolon, egaler ta langue à la Grecque, & latine? Ie confesse, que les Aucteurs d'icelles nous ont surmōtez en scauoir & facunde: esquelles choses leur à eté biē facile de vaincre ceux qui ne repugnoient point. Mais que par longue, & diligente Immitation de ceux, qui ont occupé les premiers, ce que Nature n'ha pourtant denié aux autres, nous ne puissions leur succeder aussi bien en cela, que nous auons deia fait en la plus grand' part de leurs Ars Mechaniques, & quelquefois en leur monarchie, ie ne le diray pas: car telle iniure ne s'estendrait seulement cōtre les Espris des Hommes: mais contre Dieu, qui à donné pour loy inuiolable à toute chose cree de ne durer perpetuellemēt: mais passer sans fin d'un Etat en l'autre: etāt la fin, & Corruption de l'un, le commencement & generation de l'autre. Quelque Opiniatre repliquera encores. Ta

langue tarde trop à receuoir ceste perfection. Et ie dy, que ce retardement ne prouue point qu'elle ne puisse la receuoir, aincois ie dy, qu'elle se pourra tenir certaine de la garder longuement. l'ayant acquise avec si longue peine, suyuant la Loy de Nature, qui à voulu, que tout Arbre, qui naist, Florist, & Fructifie bien tost, bien tost aussi enuieillisse, & meure: & au contraire, celuy durer par longues Annees, qui à longuement trauaillé a iecter ses Racines.

*Que la Langue Francoise n'est incapable
de la Philosophie, & pourquoy les An-
ciens estoient plus Scauans que les
Hommes de nostre Age.*

CHAP. X.



TOUT ce, que i'ay dict pour la defence, & Illustration de nostre Lãgue, appartient principalement à ceux, qui font profession de bien dire, comme les Poetes, & les Orateurs. Quand aux autres parties de Literatures, & ce Rond de Sciences, que les Grecz ont nommé Encyclopedie. l'en ay touché au commencement vne partie, de ce, que m'en semble: cest que l'industrie des fideles Traducteurs est en cest endroiçt fort vtile, & necessaire: & ne les doit retarder, s'ilz rencontrēt quelquefois des Motz, qui ne peuuent estre receuz en la famille Françoise, veu que les Latins ne se font point eforcez de traduyre tous les vocables

Grecz, comme Rhetorique, Musique, Arithmetique, Geometrie, Philosophie & quasi tous les noms des Sciences, les noms des figures, des Herbes, des Maladies, la Sphere, & ses parties, & generally la plus grand' part des termes vſitez aux sciences naturelles & Mathematiques. Ces motz la d'óques ſeront en notre Langue comme estrangers en vne Cité: aux quelz toutesfois les Periphrazes ſeruiront de Truchementz. Encores ſeroie bien d'opinion que le ſcauant Translateur fiſt plus toſt l'office de Paraphraſte, que de Traducteur, s'efforcant donner à toutes les Sciēces, qu'il vouldra traiter, l'ornement, & lumiere de ſa Langue, comme Ciceron ſe vante d'auoir fait en la Philosophie, & à l'exemple des Italiens qui le ont quasi toute conuertie en leur vulgaire, principalement la Platonique. Et ſi on veut dire que la Philosophie eſt vn faiz d'autres Epaules. que de celle de notre Langue, i'ay dict au commencement de ceſt œuure, & le dy encores, que toutes Langues ſont d'vne meſme valeur, & des mortelz à vne meſme fin d'vn meſme iugement formées. Parquoy ainſi comme ſans muir des coutumes ou de nation, le François & l'Alement, non ſeulement le Grec, ou Romain ſe peut donner à Philoſopher, auſſi ie croy, qu'a vn chacun ſa Langue puyſſe competemment communiquer toute doctrine. Donques ſi la Philosophie ſemée par Ariſtote, & Platon au fertile chāp Atique eſtoit replantée en notre Pleine François, ce ne ſeroit la ieter entre les Ronſes, & Epines, ou elle deuint ſterile: mais ce ſeroit la faire de loingtaine pro-

chaine, & d'Etrangere Citadine de nostre Repu-
blique. Et parauenture ainsi que les Episseries, &
autres Richesses Orientales, que l'Inde nous en-
uoye, sont mieulx congnes, & traitées de nous
& en plus grād prix qu'en l'endroiēt de ceux, qui
les sement ou recueillent, semblablement les Spe-
culations Phylosophiques deviendroient plus fa-
milières, qu'elles ne sont ores, & plus facilemēt
feroient entendues de nous, si quelque scauant
Homme les auoit transportés de Grec, & latin
en nostre Vulgaire, que de ceux, qui les vont (s'il
fault ainsi parler) cueiller aux lieux ou elles croif-
sent. Et si on veut dire, que diuerses Langues sont
aptes à signifier diuerses conceptions, aucunes, les
conceptions des Doctes, autres, celles des Indo-
ctes: & que la Grecque principalement conuient
si bien auecques les doctrines, que pour les ex-
primer il semble, qu'elle ait esté formée de la mes-
me Nature, nō de l'humaine Prouidēce. Je dy, que
icelle Nature, qui en tout Aage, en toute Prouin-
ce, en toute Habitude est tousiours vne mesme
chose, ainsi comme voluntiers elle s'exerce son
Art par tout le monde, non moins en la Terre,
qu'au ciel, & pour estre ententue à la productiō
des Creatures raisonnable, n'oublie pourtant les
irraisonnables: mais auecques vn egal Artifice en-
gendre cetes cy, & celles la aussi est elle digne de-
estre congne, & louée de toutes personnes, &
en toutes Langues. Les Oyseaux, les Poissons, &
les Bestes terrestres de quelquonque maniere o-
res auecques vn son, ores auecques l'autre, sans di-
stinction de paroles, signifient leurs Affections.

Beaucoup plus tost nous Hommes deurions faire le semblable, chacun avecques sa langue: sans auoir recours aux autres. Les escritures & langages ont esté trouuez nō pour la conseruation de la Nature, la quelle (comme diuine qu'elle est) n'a mestier de nostre ayde: mais seulement à nostre bien & vtilité: affin que presens, absens, vyfz, & mors manifestans l'vn à l'autre le secret de notz cueurs, plus facilement parueniōs à notre propre felicité, qui gist en l'intelligence des sciences, non point au son des paroles: & par consequent celles langues, & celles escritures deuroiēt plus estre en vsaige, lesquelles on apprendroit plus facilement. Las & cōbien seroit meilleur, qu'il y eust au monde vn seul langage naturel, que d'employer tant d'années pour apprédre des motz: & ce iusques à l'aage bien souuent, que n'auons plus ny le moyē, ny le loysir de vaquer à plus grādes choses. Et certes songeant beaucoup de fois, d'ou prouient que les hommes de ce siecle generalemēt sont moins scauans en toutes sciences, & de moindre prix que les anciens, entre beaucoup de raysons ie treuue cete cy, que i'oseroy', dire la principale: c'est l'Etude des langues Grecque, & Latine. Car si le Tens, que nous consumons à reprendre les dites langues, estoit employé à l'etude des Sciences, la Nature certes n'est point deuenue si brehaigne, qu'elle n'enfentast de nostre Tens des Platons, & des Aristotes. Mais nous, qui ordinairement affectons plus d'estre veuz scauans, que de l'estre, ne consumons pas seulement nostre ieunesse en ce vain exercice: mais comme nous repentans d'a-

voir laissé le Berseau, & d'estre deuenuz Hommes, retournons encor' en Enfance, & par l'espace de xx. ou xxx. ans ne faisons autre chose qu'apprendre a parler, qui Grec, qui latin, qui Hebreu. Les quelz ans finiz, & finie avecques eux ceste vigueur & promptitude, qui naturellement regne en l'Esprit des ieunes hommes, alors nous procurons estre faictz Phylosophes, quād pour les maladies, troubles d'affaires domestiques, & autres empeschementz qu'ameine le Tens, nous ne sommes plus aptes à la speculation des choses. Et biē souuent etonnez de la difficulté, & longueur de apprédre des motz seulement, nous laissons tout par desespoir, & hayons les lettres premier que les ayons goutees, ou commēcé à les aymer, fault il donques laisser l'estude des langues ? non, d'autant que les Ars & Sciences sont pour le present entre les mains des Grecz & latins. Mais il se deuroit faire à l'auenir qu'on peust parler de toute chose, par tout le monde, & en toute langue. l'entens bien que les Proffesseurs des lāgues ne seront pas de mon opinion, encores moins ces venerables Druydes, qui pour l'ambicieux desir, qu'ilz ont d'estre entre nous ce, qu'estoit le Phylosophe Anacharsis entre les Scythes, ne craignēt rien tant, que le Secret de leurs mysteres, qu'il faut apprendre d'eux, non autrement que iadis les iours des Chaldees, soit descouuert au Vulgaire: & que on ne creue (comme dict Ciceron) les yeulx des Corneilles. A ce propos, il me souuient auoir ouy dire maintesfois à quelques vns de leur academie, que le Roy François. le dy celuy Fran-

çois, à qui la France ne doit moins qu'à Auguste
Rome auoit deshonoré les Sciences, & laissé
les Doctes en mespris. O Tens? ô Meurs? ô crasse
Ignorance, n'entendre point que tout ainsi qu'un
mal, quand il s'estend plus long, est d'autant plus
pernicieux, aussi est un bien plus profitable, quand
plus il est commun. Et s'ilz veulent dire (comme
aussi disent ilz) que d'autant est un tel bien moins
excellent, & admirable entre les Hommes. Je re-
pondray, qu'un si grand appetit de Gloire, & une
telle Enuie ne deuroit regner aux Coulonnes de
la Republique Chrestienne: mais bien en ce Roy
ambicieux qui se plaingnoit à son Maistre pour ce
qu'il auoit diuulgué les Sciences Acroamatiques
c'est à dire, qui ne se peuuent apprendre que par
l'Audition du Precepteur. Mais quoy? ces Geans
Ennemis du Ciel veulent ilz limiter la puissance
des Dieux, & ce qu'ilz ont par un singulier bene-
ce donné aux Hommes, restreindre, & enfermer
en la Main de ceux, qui n'en scauroiét faire bon-
ne garde? Il me souuient de ces Reliques: qu'on
voit seulement par une petite Vitre, & qu'il n'est
permis toucher avecques la Main. Ainsi veullent
ilz faire de toutes les Disciplines, qu'ilz tiennent
enfermees dedans les liures Grecz, & Latins, ne
permettent que on les puisse voir autrement: ou
les transporter de ces paroles mortes en celles, qui
sont viues, & volent ordinairement par les Bou-
ches des Hommes. Iay (ce me semble) deu assez
contenter ceux, qui disent, que nostre Vulgaire
est trop vil & barbare, pour traiter si haultes Ma-
tieres que la Philosophie. Et s'ilz n'en sont enco-

res bien satisfaiz, ie leur demanderay : Pourquoy
donques ont voyagé les Anciens Grecz par tant
de pais & dangers, les vns aux Indes, pour voir
les Gymnosophistes, les autres en Egypte, pour
emprunter de ces vieux prestres, & prophetes ces
grandes richesses, dont la Grece est maintenant,
si superbe? Et toutefois ces nations, ou la Phyloso-
phie à si voluntiers habitée, produysioient (ce croy
ie) des personnes aussi barbares, & inhumaines,
que nous sommes : & des paroles aussi estranges,
que les nostres. Bien peu me soucyroy-ie de l'e-
legance d'Oraison, qui est en Platon & en Ari-
stote, si leurs liures sans raison estoient escritz. La
Phylosophie vraiment les à adoptez pour ses
filz, non pour estre nez en Grece: mais pour auoir
d'un hault sens bien parlé, & bien escrit d'elle. La
verité si bien par eux cherchée, la disposition &
l'ordre des choses, la sentencieuse brefuete de l'un,
& la diuine copie de l'autre est propre à eux, &
non à autres : mais la Nature, dont ilz ont si bien
parlé est Mere de tous les autres, & ne dedaigne
point se faire congnoître à ceux qui procurent
auecques toute industrie entendre ses secrez non
pour deuenir Grecz, mais pour estre faictz Phy-
losophes. Vray est que pour auoir les Ars, &
Sciences tousiours esté en la puissance des Grecz,
& Romains plus studieux de ce, qui peut ren-
dre les Hommes immortelz, que les autres, nous
croyons que par eulx seulement elles puyssent,
& doyuent estre traictees. Mais le Tens viendra
parauenture (& ie suplye au Dieu tresbon, & tres
grand, que ce soit de nostre Aage) que quelque

bonne personne non moins hardie, qu'ingenieuse, & scauante : non ambicieuse, non craignant l'enuie, ou hayne d'aucun, nous otera cete faulse persuation, donnant à nostre langue la fleur, & le fruit des bonnes lettres, autrement si l'affection: que nous portons aux langues estrangeres (quelque excellence, qui soit en elles) empeschoit cete nostre si grande felicité, elles seroiēt dignes veritablement non d'enuie, mais de hayne, non de fatigue, mais de facherie, elle seroient dignes finalement d'estre non apprises, mais reprises de ceux, qui ont plus de besoing du vif intellect de l'Esprit, que du son des paroles mortes. Voyla quāt aux Disciplines. Je reuiens aux poetes, & orateurs principal obiect de la matiere, que ie traite, qui est l'ornement, & illustration de notre langue.

*Qu'il est impossible d'egaler les
Anciens en leurs Langues.*

CHAP. XI.



Toutes personnes de bon Esprit entendront assez, que cela, que j'ay dict pour la deffence de nostre langue, n'est pour decourager aucun de la Grecque & Latine: car tant s'en fault, que ie soye de cete opinion, que ie confesse, & soutiens celuy ne pouuoir faire ceuvre excellent en son vulgaire, qui soit ignorant de ces deux langues, ou qui n'entende la Latine pour le moins. Mais ie seroy bien d'auis qu'apres l'auoir apprises, on ne de-

prisaſt la ſienne:& que celuy qui par vne inclina-
tion naturelle(ce qu'on peut iuger par les œuures
Latines & Thoſcanes de Petrarque, & Boccace:
voire d'aucuns ſcauans hommes de noſtre Tens)
ſe ſentiroit plus propre à ecrire en ſa Langue, que
en Grec ou en Latin, ſ'etudiaſt plus toſt à ſe ren-
dre immortal entre les ſiens,ecriuant bien en ſon
vulgaire, que mal ecriuant en ces deux autres lan-
gues,eſtre vil aux doctes pareillement & aux in-
doctes. Mais ſ'il ſ'en trouuoit encores quelques
vns de ceux,qui de ſimples paroles font tout leur
Art & Science:enſorte que nommer la langue
Grecque & Latine, leur ſemble parler d'une lan-
gue diuine:& parler de la vulgaire, nommer vne
langue inhumaine, incapable de toute erudition,
ſ'il ſ'en trouuoit de telz, dy ie, qui vouluſſent fai-
re des braues, & de priſer toutes choſes ecrites en
François.Ie leur demanderoy' voluntiers en ce-
ſte ſorte. Que penſent doncq' faire ces Reblan-
chiſſeurs de murailles:qui iour & nuyt ſe rom-
pent la teſte à imiter:que dy ie imiter? Mais
transcrire vn Virgile & vn Cicerō? batiffant leur
Poemes de Hemyſtyches de l'un, & iurant en
leurs proſes aux motz & ſentences de l'autre:ſon-
geant, comme à dict quelqu'un, des Peres con-
ſcriptz,des Cōſulz,des Tribuns,des Commices,
& toute l'antique Rome,non autrement qu'Ho-
mere, qui en ſa Batracomyomachie adapteaux
Raz, & Grenoilles les magnifiques Tiltres des
Dieux & Deeſſes.Ceux la certes meritent bien la
punition de celuy, qui rauy au Tribunal du grād
Iuge,repondit qu'ileroit Ciceronien. Penſent ilz

donques ie ne dy egaler: mais aprocher seulemēt de ces Aucteurs, en leurs langues? recueillant de cet Orateur, & de ce Poete ores vn Nom, ores vn Verbe, ores vn Vers, & ores vne Sentence: comme si en la façon qu'on rebatist vn vieil Edifice, il s'attendoient rendre par ces pierres ramassées à la ruynee Fabrique de ces lāgues, la premiere grādeur & excellence. Mais vous ne serez ia si bons Massons (vous, qui estes si grands Zelateurs des langues Grecque & Latine) que leur puissiez rendre celle forme, que leur donnerent premiere-ment ces bons & excellēs Architectes, & si vous esperez (cōme fist Esculape des Membres d'Hypolyte) que par ces fragmētz recueilliz, elles puissent estre resuscitees, vous vous abusez: ne pensant point qu'à la cheute de si superbes Edifices coniointe à la ruyne fatale de ces deux puissantes Monarchies, vne partie deuint poudre, & l'autre doit estre en beaucoup de pieces, les quelles vouloit reduire en vn, seroit chose impossible: outre que beaucoup d'autres parties sont demeurées aux fondementz des vieilles Murailles, ou egarées par le long cours des Siecles, ne se peuuent trouuer d'aucun. Parquoy venant à l'edifier cete Fabrique, vous ferez bien loing de luy restituer sa premiere grandeur, quand ou souloit estre la Sale, vous ferez parauanture les Chambres, les Etables, ou la Cuyfine, confondant les Portes, & les Fenestres, bref changeant toute forme de l'Edifice. Finablement i'estimeroy l'Art pouuoit exprimer la viue Energie de la Nature, si vous pouuez rendre cete Fabrique renouvelée sem-

blable à l'antique, etant manque l'Idee, de laquelle
le faudroit tyrer l'exemple pour la r'edifier. Et ce
(à fin d'exposer plus clerement ce que i'ay dict)
d'autant que les anciens vsoient des langues, que-
ilz auoient succees avecques le laiët de la Nourri-
ce, & aussi bien parloient les Indoctes, comme les
Doctes, si non que ceux cy aprenoient les Disci-
plines, & l'art de bien dire, se rendât par ce moyē
pl⁹ eloqués que les autres. Voyla pourquoy leurs
bienheureux siecles estoient si fertiles de bō Poe-
tes, & orateurs. Voyla pourquoy les femmes mes-
mes aspiroient à ceste gloire d'eloquence, & eru-
dition comme Sapho, Corynne, Cornелиe, & vn
milier d'autres, dont les noms sont cōioings avec-
ques la memoire des Grecz & Romains. Ne pen-
sez donques immitateurs, Troupeau seruil, parue-
nir au point de leur excellence: veu qu'à grād' pei-
ne auez vous appris leurs motz, & voyla le meil-
leur de vostre aage passé. Vo⁹ desprifez nostre vul-
gaire, parauenture non pour autre raison, sinon
que des enfance, & sans etude nous l'apprenons,
les autres avecques grād' peine & industrie. Que
s'il estoit comme la Grecque, & Latine, pery &
mis en reliquaire de liures, ie ne doute point que
il ne feust (ou peu s'en faudroit) aussi difficile à ap-
prendre comme elles sont. I'ay bien voulu dire
ce mot, pource que là curiosité humaine admire
trop plus les choses rares, & difficiles à trouuer,
bien qu'elles ne soient si commodess pour l'vsaige
de la vie, comme les odeurs, & les Gemmes, que
les communes & necessaires, comme le Pain &
le vin. Ie ne voy pourtant qu'on doyne estime

vne langue plus excellente que l'autre, seulemēt pour estre plus difficile, si on ne vouloit dire que Lycophron feust plus excellēt qu'Homere, pour estre plus obscur, & Lucrece que Virgile, pour ceste mesme raison.

Deffence de l'Aucteur.

CHAP. XII.



EVX qui pēseront que ie soye trop grād admirateur de ma langue, aillent voir le premier liure des fins des biens & des maulx, fait par ce pere d'Eloquence latine Ciceron, qui au commencement dudiēt liure, entre autres choses, repond à ceux qui deprisoient les choses ecrites en Latin, & les aymoient mieulx lire en Grec. La conclusion du propose est, qu'il estime la langue Latine, non seulement n'estre pauvre, comme les Romains estimoiēt lors, mais encor' estre plus riche, que la Grecque. Quel ornement, dit il, d'Orayson copieuse, ou elegante à defaily' ie diray à nous, ou aux bons Orateurs, ou aux poetes, depuis qu'ilz ont eu quelque vn qu'ilz peussent imiter? Ie ne veux pas donner si hault loz à notre langue, pour ce qu'elle n'a point encores ses Cicerons & Virgiles: mais i'ose bien asseurer que si les scauans Hommes de notre Nation, la daignoient autant estimer, que les Romains faisoient la leur, elle pourroit quelque fois, & bien tost se mettre au

ranc des plus fameuses. Il est tens de clorre ce pas,
à fin de toucher particulièrement les principaux
poinctz de l'Amplification, & ornement de no-
tre langue. En quoy, Lecteur, ne t'ebahis, si ie ne
parle de l'Orateur, comme du Poete. Car outre
que les vertuz de l'un sont pour la plus grand'
part communes à l'autre, ie n'ignore point qu'E-
tienne Dolet, Homme de bon iugement en no-
tre vulgaire, à formé l'Orateur François, que
quelqu'un (peut estre) amy de la memoire de
l'Aucteur, & de la France mettra de rechef, & fi-
delement en lumiere.

 *Fin du premier Livre de la deffen-
ce & illustration de la Lan-
gue Francoise.*

LE SECOND

LIVRE DE LA DEF-
FENCE ET ILLV-

stration de la Langue
Françoise.

De l'intention de l'Auteur.

CHAP. I.



OV R ce que le Poete & l'Ora-
teur sont comme les deux piliers
qui soutiennent l'Edifice de cha-
cune langue, laissant celuy que ie
entens avoir esté baty par les au-
tres, i'ay bié voulu pour le deuoir
en quoy ie suys obligé à la Patrie, tellement quel-
lement ebaucher celuy qui restoit : esperant que
par moy, ou par vne plus docte main, il pourra re-
cevoir sa perfection. Or ne veux ie en ce faisant,
feindre cōme vne certaine figure de Poete, que-
on ne puyssé ny des yeux, ny des oreilles, ny d'au-
cun sens apercevoir, mais comprendre seulement
de la cogitation & de la pensèe: comme ces Idees,
que Platon constituoit en toutes choses, ausquel-
les ainsi qu'à vne certaine Espece imaginatiue, se
refere tout ce qu'on peut voir. Cela certainement
est de plus trop grand scauoir, & loysir, que le
mien, & penseray auoir beaucoup meritè des
miens, si ie leur montre seulement avecques le
doy le chemin qu'ilz doyuent suyure pour attain-
dre à l'excellence des Anciens, ou quelque autre,
peut estre, incité par nostre petit labeur les con-

duyra avecques la main. Mettons donques pour le commencement ce que nous auons (ce me semble) assez prouué au i. liure. C'est que sans l'imitation des Grecz & Romains nous ne pouuons donner à notre langue l'excelléce & lumiere des autres plus fameuses. Je scay que beaucoup me reprendront, qui ay osé le premier des François introduyre quasi comme vne nouuelle Poésie, ou ne se tiendront plainement satisfaietz, tant pour la brefueté, dont i'ay voulu vser, que pour la diuersité des Espris, dont les vns treuuent bon ce que les autres treuuent mauuais. Marot me plaist, dit quelqu'un, pour ce qu'il est facile, & ne s'eloingne point de la commune maniere de parler. Heroet, dit quelque autre, pour ce que tous ses vers sont doctes, graues & elabourez, les autres d'un autre se delectent. Quât à moy telle superstition ne m'a point retiré de mō entreprinse: pour ce q'ay tousiours estimé notre Poésie Françoisse estre capable de quelque plus haült & meilleur Style, que celuy, dont nous sommes si longuement contentez. Disons donques breuement ce que nous semble de notz Poetes François.

Des Poetes Francois.

CHAP. II.



Et tous les anciens Poetes François, quasi vn seul Guillaume du Lauris, & Ian de Meun sont dignes d'estre leuz, non tant pour ce qu'il y ait en eux beaucoup de choses, qui se doyuent imiter

des Modernes comme pour y voir quasi comme
vne premiere Imaige de la langue Françoise, ve-
nerable pour son antiquité. Je ne doute point
que tous les peres cryroient la hôte estre perdue,
si i'osoy' reprendre, ou emender quelque chose
en ceux que Ieunes ilz ont appris, ce que ie ne
veux faire aussi, mais bien soutiens-ie que celuy
est trop grand Admirateur de l'Ancienneté, qui
veut defrauder les Ieunes de leur gloire meritee,
n'estimant rien, comme dict Horace, si non ce
que la mort à sacré, comme si le Tens, ainsi que
les vins, rendoit les Poesies meilleures. Les plus
recens, mesmes ceux qui ont été nômez par Cle-
ment Marot en vn certain Epygramme à Salel,
sont assez congneuz par leurs Oeuures. I'y ren-
uoye les Lecteurs, pour en faire iugement. Bien
diray-ie, que Ian le Maire de Belges, me sem-
ble auoir premier Illustré & les Gaules, & la
Langue Françoise, luy donnant beaucoup de
motz, & manieres de parler poetiques, qui ont
bien seruy mesmes aux plus excellens de notre
Tens. Quand aux Modernes, ilz seront quelques
foys assez nommez, & si j'en vouloy' parler, ce se-
roit seulement pour faire changer d'opinion, à
quelques vns ou trop iniques, ou trop seueres E-
stimateurs des choses qui tous les iours treuent
à reprendre en trois, ou quatre des meilleurs, di-
sant, qu'en l'vn default ce qui est le commence-
ment de bien ecrire, c'est le scauoir, & auroit au-
gmété sa gloire de la moitié, si de la moitié il eust
diminué son Liure. L'autre outre sa Ryme, qui
n'est par tout bien riche, est tât denué de tous ces

delices & aornemens poetiques, qu'il merite plus le nom de Phylosophe, que de poete. Vn autre pour n'auoir encores rien mis en lumiere souz son nom, ne merite, qu'on luy donne le premier lieu: & semble (disent aucuns) que par les ecriz de ceux de son Tens, il veille eternizer son nom, non autrement que Demade est ennobly par la contentiõ de Demosthene, & Hortense, de Ciceron. Que si on en vouloit faire iugement au seul rapport de la Renommée, on rendroit les vices d'iceluy egaulx, voyre plus grands, que ses vertus, d'autant que tous les iours se lysent nouueaux Ecriz soubz son Nom à mon auis aussi eloignez d'aucunes choses, qu'on m'a quelquesfois asseuré estre de luy, comme en eulx n'y a ny grace, ny erudition. Quelque autre voulât trop s'eloingner du vulgaire, est tumbé en obscurité aussi difficile à eclersir en ses Ecriz aux plus Scauans, comme aux plus ignares. Voyla vne partie de ce que i'oy dire en beaucoup de lieux des meilleurs de notre Langue. Que pleust à Dieu le Naturel d'un chacun estre aussi cādide à louer les vertuz, comme diligent à obseruer les vices d'autruy. La Tourbe de ceux (hors mis cinq ou six) qui suyuent les principaulx, comme Porr'enseignes, est si mal instruiete de toutes choses, que par leur moyen nostre vulgaire n'a garde d'estendre gueres loing les Bornes de son Empire. Et si i'etoy' du nombre de ces anciens Critiques Iuges des Poemes, comme vn Aristarque, & Aristophane, ou (s'il fault ainsi parler) vn Sergent de Bande en notre Langue Françoise, i'en mettroy' beaucoup hors de

la bataille si mal armez, que se fiant en eux, nous serions trop eloingnez de la victoire, ou nous deuons aspirer. Je ne doute point que beaucoup, principalement de ceux, qui sont accommodez à l'opinion vulgaire, & dont les tendres Oreilles, ne peuuent rien souffrir au desauantage de ceux, qu'ilz ont desia receuz comme Oracles, trouueront mauuais de ce, que i'ose si librement parler, & quasi comme Iuge souuerain prononcer de noz Poetes François : mais si i'ay dit bien, ou mal, ie m'en rapporte à ceux, qui sont plus amis de la verité, que de Platon, ou Socrate: & ne sont immitateurs des Pythagoriques, qui pour toutes raisons n'alleguoient si nō, cetuy la l'a dit. Quāt à moy, si i'etoy enquis de ce, que me semble de noz meilleurs Poetes François, ie diroy' à l'exemple des Stoiques, qui interrogez si Zenon, si Cleante, si Chrysippe sont Saiges, repondent ceux la certainement auoir esté grands & venerables, n'auoir eu toutesfois ce, qui est le plus excellent en la Nature de l'Homme, ie repondroy' (dy-ie) qu'ilz ont bien escrit, qu'ilz ont illustré nostre langue, que la France leur est obligée: mais aussi diroy-ie bien, qu'on pourroit trouuer en nostre langue (si quelque scauant Homme y vouloit mettre la main) vne forme de Poesie beaucoup plus exquise, laquelle il faudroit chercher en ces vieux Grecz, & Latins, non point es Aucteurs François: pour ce, qu'en ceux cy on ne scauroit prendre, que bien peu, comme la peau & la couleur, en ceux la on peut prendre la chair, les os, les nerfz, & le sang. Et si quelqu'un mal aysé à

contenter ne vouloit prendre ces raisons en payement, ie diray (afin de n'estre veu examiner, les choses si rigoreusement sans cause) qu'aux autres Ars & Sciences la mediocrité peut meriter quelque louange: mais aux Poetes ny les Dieux, ny les Hommes, ny les Coulonnes n'ont point concedé estre mediocres, suyuant l'opinion d'Horace, que ie ne puis assez souuent nommer: pour ce qu'es choses, que ie traicte, il me semble auoir le Cerueau myeux purgé, & le Nez meilleur, que les autres. Au fort comme Demosthene repōdit quelquefois à Echines, qui l'auoit repris, de ce qu'il vsoit de moitz aptes & rudes, de telles choses ne depēdre les fortunes de Grece: aussi diray-ie, si quelqu'un se fache de quoy ie parle si librement, que de là ne dependent les Victoires du Roy Henry, à qui Dieu vueille donner la felicité d'Auguste, & la bonté de Traian. I'ay bien voulu (Lecteur studieux de la langue Frācoise) demeurer longuement en cete partie, qui te semblera (peut estre) contraire à ce, que i'ay promis: veu que ie ne prise assez haultement, ceux qui tiennent le premier lieu en nostre vulgaire, qui auoy' entrepris de le louer & deffendre: Toutesfois ie croy que tu ne le trouueras point estrange, si tu consideres que ie ne le puis mieux defendre, que attribuant la pauureté d'iceluy non à son propre, & naturel: mais à la negligence de ceux, qui en ont pris le gouiernemēt, & ne te puis mieux persuader d'y ecrire, qu'en te montrant le moyen de l'enrichir, & illustrer, qui est l'imitation des Grecz, & Romains.

*Que le Naturel n'est suffisant à celuy qui
en Poesie veult faire oeuvre digne
de l'immortalité.*

CHAP. III.



MAIS pource qu'en toutes langues y en à de bōs & de maunais, ie ne veux pas (lecteur) que sans election & iugement tu te prennes au premier venu. Il vaudroit beaucoup mieux escrire sans imitation, que ressembler vn maunais Aucteur. Veu mesmes, que c'est chose accordée entre les plus scauans le Naturel faire plus sans la Doctrinne, que la Doctrinne sans le Naturel : Toutesfois d'autant que l'amplification de nostre langue (qui est ce que ie traite) ne se peut faire sans Doctrinne & sans Erudition, ie veux bien auertir ceux qui aspirēt à ceste gloire, d'immiter les bōs Aucteurs Grecz & Romains, voyre bien Italiens, Hespagnolz & autres : ou du tout n'ecrire point sinon à foy, comme on dit, & à ses Muses. Qu'on ne m'allegue point icy, quelques vns des nostres, qui sans doctrine, à tout le moins non autre, que mediocre, ont acquis grand bruyt en nostre vulgaire. Ceux qui admirent voluntiers les petites choses, & deprisent ce qui excède leur iugement, en feront tel cas qu'ilz voudront : mais ie scay bien que les scauans ne les mettrōt en autre ranc, que de ceux qui parlent bien François, & qui ont (comme disoit Ciceron des anciens Aucteurs

Romains) bon Esprit, mais bien peu d'artifice. Qu'on ne mallegue point aussi que les Poetes naissent, car cela s'entend de ceste ardeur, & allegresse d'Esprit, qui naturellement excite les Poetes, & sans laquelle toute doctrine leur seroit malue & inutile. Certainement ce seroit chose trop facile, & pourtant contemptible, se faire eternal par Renommée, si la felicité de Nature donnée mesmes aux plus indoctes; estoit suffisante pour faire chose digne de l'immortalité. Qui veut voler par les mains & bouches des Hommes, doit longuement demourer en sa chambre, & qui desire viure en la memoire de la posterité, doit comme mort en soy mesmes suer, & trébler maintes fois: & autant que notz Poetes Courtizans boyuent, mangent & dorment à leur oyse, endurer de faim, de soif & de longues vigiles. Ce sont les esles, dont les escriz des hommes volent au ciel. Mais afin que ie retourne au commencement de ce propos, regarde nostre immitateur premierement ceux, qu'il voudra immiter, & ce qu'en eux il pourra, & qui se doit immiter pour ne faire comme ceux, qui voulans aparoitre semblables à quelque grand seigneur, immiteront plus tost vn petit geste & facon de faire vicieuse de luy, que ses vertus & bonnes graces. Auât toutes choses, fault qu'il ait ce iugement de cognoitre ses forces, & tenter combien ses Espaules peuuent porter: qu'il fonde diligemment son naturel, & se compose à l'immitation de celuy, dõt il se sentira' approcher de plus pres. Autrement son immitation ressembleroit celle du Singe.

*Quelz genres de Poemes, doit elire
le Poett Francois.*

CHAP. IIII.

LY, dōques, & rely premieremēt,
ò Poete futur, fueillete de main
nocturne & iournelle, les exem-
plaires Grecz & Latins, puis me
laisse toutes ces vieilles Poesies
Françoises aux Jeux Floraux de
Tholouze, & au puy de Rouan : cōme Rōdeaux,
Ballades, Vyrelaiz, Chantz Royaulx, Chançons,
& autres telles epifferies, qui corumpēt le goust
de notre langue, & ne seruent sinon à porter te-
moingnaige de notre ignorāce. lēte toy à ces plai-
sans Epigrammes, non point cōme font au iour
d'huy vn tas de faiseurs de comtes nouveaux, qui
en vn dizain sont contēs n'auoir rien dit qui vail-
le au ix. premiers vers, pourueu qu'au dixiesme il
y ait le petit mot pour rire, mais, à l'immitation
d'vn Martial, ou de quelque autre biē approuué,
si la lasciuité ne te plaist, messe le profitable avec-
ques le doulz. Distile avecques vn style coulant,
& non scabreux ces pitoyables elegies, à l'exem-
ple d'vn Ouide, d'vn Tibule, & d'vn properce, y
entremellant quelquesfois de ces fables ancien-
nes, non petit ornement de poesie. Chante moy
ces Odes, incongnues encor' de la Muse Françoï-
se, d'vn Luc bien accordé au son de la Lyre Grec-
que & Romaine, & qu'il n'y ait vers, ou n'apa-
roisse quelque vestige de rare, & antique erudi-
tion. Et quant à ce, te fourniront de matiere les
louan-

louange des Dieux, & des Hommes vertueux, le discours fatal des choses mondaines, la sollicitude des ieunes hommes, comme l'amour, les vins libres, & toute bonne chere. Sur toutes choses, prens garde que ce genre de Poeme soit eloigné de vulgaire, enrichy, & illustré de motz propres, & Epithetes non oyfifz, orné de graues sentences, & varié de toutes manieres de couleurs, & ornemens Poetiques: non comme vn Laissez la ver de couleur, Amour avecques Psycles. O combien est heureuse: & autrestelz ouuraiges, mieux dignes d'estre nōmez Chansons vulgaires, qu'Odes, ou vers Lyriques. Quant aux Epistres, ce ne est vn Poeme, qui puisse grandement enrichir nostre vulgaire, pource, qu'elles sont voluntiers de choses familiares & domestiques, si tu ne les voulois faire à l'immitation d'Elegies, comme Ouide: ou sentencieuses & graues, comme Horace. Autāt te dy- ie des Satyres, que les François, ie ne scay cōment ont appellees Coqz à l'Asne: esquelz ie te conseille aussi peu t'exercer, cōme ie te veux estre aliene de mal dire, si tu ne voulois à l'exemple des anciens en vers Heroiques (c'est à dire de x à xi) & non seulement de viii à ix, soubz le nom de Satyre, & non de cete inepte appellation de Coq, à l'Asne, taxer modestemēt les vices de ton Tens, & pardonner aux nōs des personnes vicieuses. Tu has pour cecy Horace, qui selon Quintilian, tient le premier lieu entre les Satyriques. Sonne moy ces beaux Sonnetz, non moins docte, que plaisante Inuention Italienne, conforme de Nom à l'Ode, & differente d'elle seulement,

pource que le Sonnet à certains Vers reiglez & limitez: & l'Ode peut courir par toutes manieres de Vers librement, voyre en inuenter à plaisir à l'exemple d'Horace, qui à chanté en xix. sortes de Vers cōme disent les Grammatiens. Pour le Sonnet donques tu as Petrarque, & quelques modernes Italiens. Chante moy d'une Musette bien resonnāte, & d'une Fluste bien iointe ces plaisantes Ecclogues Rustiques à l'exemple de Theocrit & de Virgile: Marines à l'exemple de Sennazar gentilhomme Neapolitain. Que pleust aux Muses, qu'en toutes les especes de Poésie, que j'ay nommees nous eussions beaucoup de telles imitations, qu'est cete Ecclogue sur la naissance du filz de monseigneur le Dauphin, à mon gré vn des meilleurs petis ouurages, que fist onque Marot. Adopte moy aussi en la famille Françoise ces coulas & mignars Hendecasyllabes à l'exemple d'un Catule, d'un Pontan, d'un Secōd, ce que tu pourras faire, si non en quātité, pour le moins en nombre de Syllabes. Quāt aux Comedies, & Tragedies, si les Roys, & les Republiques les vouloient restituer en leur ancienne dignité, qu'ont vsurpee les Farces & Moralitez, ie seroy' bien d'opinion que tu ty employasses, & si tu le veux faire pour l'ornement de ta langue, tu scais ou tu en dois trouuer les Archetypes.

Du long Poeme Francois.

CHAP. V.



ON Q V E S ò toy qui doue de
vne excellēte felicité de nature,
instruict de tous bons ars & sciē
ces, principalement Naturelles,
& Mathematiques, versé en tous
genres de bons Aucteurs Grecz
& Latins, non ignorant des parties & offices de la
vie humaine, non de trop haulte condition, ou ap
pellé au regime publiq', non aussi abiect & pau
vre, nō troublé d'affaires domestiques: mais en re
pos & tranquillité d'esprit, acquise premieremēt
par la magnanimité de ton courage, puis entrete
nue par ta prudēce & sage gouuernement, ò toy
(dy-ie) orné de tant de graces & perfections, si tu
as quelque fois pitié de ton pauvre langaige, si tu
daignes l'enrichir de tes thresors, ce sera toy ve
ritablement qui luy fera hausser la teste, & d'un
braue sourcil s'egaler aux superbes Langues Gre
que & Latine, comme à fait de nostre Tens en
son vulgaire vn Arioste Italien, que i'oseroy' (ne
estoit la saincteté des vieux Poemes) comparer à
vn Homere & Virgile. Comme luy donq', qui à
bien voulu emprunter de notre langue les noms,
& l'Hystoire de son Poeme, choy si moy quel
qu'un de ces beaux vieux Romāns François, com
me vn Lancelot, vn Tristan, ou autres: & en fay
renaitre au monde vn admirable Iliade, & labo
rieuse Eneide. Je veux bien en passant dire vn
mot à ceux qui ne s'employent qu'à orner & am-

plifier notz Romans, & en font des liures certainement en beau & fluide langaige, mais beaucoup plus propre à bien entretenir Damoizelles, qu'à doctement ecrire : ie voudroy' bien (dy- ie) les auertir d'employer cete grande eloquence à recueillir ces fragmentz de vieilles Chroniques Françoises, & comme à fait Tite Live des Annales, & autres anciennes Chroniques Romaines, en batir le cors entier d'une belle Histoire, y entremellant à propos ces belles concions, & Harangues à l'imitation de celuy que ie viens de nommer, de Thucidide, Saluste, ou quelque autre bien approuué, selon le genre d'ecrire, ou ilz se sentiroient propres. Tel Oeuure certainement feroit à leur immortelle gloire, hōneur de la France, & grande illustration de nostre langue. Pour reprēdre le propos que i'auoy' laissé. Quelqu'un (peut estre) trouuerra estrange, que ie requiere vne si exacte perfection en celuy, qui voudra faire vn long Poeme, veu aussi, qu'à peine se trouueroient, encores qu'ilz fussent instruiēt de toutes ces choses, qui voulussent entreprēdre vn œuure de si laborieuse longueur, & quasi de la vie d'un homme. Il semblera à quelque autre, que voulāt bailler les moyens d'enrichir nostre langue, ie face le contraire, d'autant que ie retarde plus tost & refroidis l'estude de ceux qui etoiēt biē affectionnez à leur vulgaire, que ie ne les incite, pource que debilitē par desespoir ne voudront point eslayer ce, à quoy ne s'attendront de pouuoir paruenir. Mais c'est chose conuenable, que toutes choses soient experimētēes de tous ceux qui de-

firent attaindre à quelque hault point d'excellence & gloire non vulgaire. Que si quelqu'un n'a du tout cete grande vigueur d'esprit, cete parfaite intelligēce des Disciplines, & toutes ces autres commoditez que j'ay nommees, tienne pourtant le cours tel qu'il pourra. Car c'est chose honneste à celuy qui aspire au premier Ranc, demeurer au second, voire au troiziesme. Non Homere seul entre les Grecz, non Virgile entre les Latins, ont acquis loz & reputation. Mais telle a été la louange de beaucoup d'autres chacun en son genre, que pour admirer les choses haultes, on ne laissoit pourtant de louer les inferieures. Certainement si nous auions des Mecenes & des Augustes, les cieux & la nature ne sont point si ennemis de nostre siecle que n'eussions encores des Virgiles. L'honneur nourrist les ars, nous sommes tous par la gloire enflammez à l'estude des Sciences, & ne s'eleuent iamais les choses qu'on voit estre deprimees de tous. Les Roys & les Princes deuroient (ce me semble) auoir memoire de ce grand Empereur, qui vouloit plus tost la venerable puissance des Loix estre rompue, que les œuvres de Virgile condammées au feu par le testament de l'Auteur, fussent brulées. Que diray-ie de cet autre grand Monarque, qui desiroit plus le renaitre de Homere, que le gaing d'une grosse Battaille? & quelque fois étant pres du Tumbeau d'Achile, s'ecria haultement. O bienheureux Adolescent, qui as trouué vn tel Buccinateur de tes louanges. Et à la verité sans la diuine Muse d'Homere, le mesme tumbeau qui couuroit le corps d'Achile

eust aussi accablé son renom. Ce qu'auient à tous ceux qui mettent l'assurance de leur immortalité au Marbre, au Cuyure, aux Colosses, aux Pyramides, aux laborieux Edifices, & autres choses non moins subiectes aux iniures du Ciel & du Tens de la flamme, & du fer, que de fraiz excessifz & perpetuelle sollicitude. Les Allechemetz de Venus, la gueule, & les ocieuses plumes ont chassé d'entre les Hommes tout desir de l'immortalité: mais encores est ce chose plus indigne que ceux, qui d'ignorance & toutes especes de vices font leur plus grande gloire, se moquent de ceux qui en ce tant louable labour Poetique emploient les heures que les autres cōsument au leuz, aux Baings, aux Banquez, & autres telz menus plaisirs. Or neantmoins quelque infelicité de siecle, ou nous soyons, toy à qui les Dieux, & les Muses auront esté si fauorables comme i'ay dit, bien que tu soyes depourueu de la faueur des hommes, ne laisse pourtant à entreprendre vn œuure digne de toy, mais non deu à ceux, qui tout ainsi qn'ilz ne font choses, louables, aussi ne font ilz cas d'estre louez: espere le fruiet de ton labour de l'incorruptible, & non enuieuse posterité: c'est la Gloire, seule echelle, par les degrez de laquelle les mortelz d'un pié leger montent au Ciel, & se font compaignons des Dieux.

*D'inuenter des motz, & quelques
autres choses que doit observer
le Poete Francois.*

CHAP VI.



MAIS de peur que le vent d'affection ne pousse mon nauire si auant en cete mer, que ie soye en danger du naufrage, reprenant la Route que i'auoy' lailsee, ie veux bien auertir celuy qui entreprendra vn grãd œuure qu'il ne craigne point d'inuenter, adopter & composer à l'immitation des Grecz quelques motz François, comme Ciceron se uante d'auoir fait en sa langue. Mais si les Grecz & Latins eussent esté superstitieux en cer endroit, qu'auroiēt-ilz ores de quoy magnifier si haultement cete Copie, qui est en leurs langues? Et si Horace permet qu'on puyffe en vn long Poeme dormir quelquefois, est-il deffendu en ce mesme endroict vser de quelques motz nouueaux, mesmes quand la necessité nous y contraint? Nul, s'il n'est vrayment du tout ignare, voire priué de sens commun, ne doute point que les choses n'ayent premierement esté, puis apres les motz auoir esté inuentez pour les signifier: & par cōsequent aux nouuelles choses estre necessaire imposer nouueaux motz, principalement és ars, dont l'vsaige n'est point encores commun & vulgaire, ce qui peut arriuer souuēt à notre poete, au quel sera necessaire emprüter beaucoup de choses non encor' traitées en nostre langue. Les ouuriers (afin

que ie ne parle des sciences liberales) iusques aux
Laboureurs mesmes, & toutes sortes de gens me-
caniques ne pourroient conseruer leurs metiers,
filz n'vsoient de motz à eux vsitez, & à nous in-
congnuz. Ie suis bien d'opinion que les procureurs,
& Auocatx vsent des termes propres à leur pro-
fession sans rien innouer: mais vouloir oter la li-
berté à vn sçauant homme, qui voudra enrichir
sa lague, d'vsurper quelque fois des vocables non
vulgaires, ce seroit retraindre nostre lague non
encor' assez riche soubz vne trop plus rigoureuse
Loy, que celle, que les Grecz & Romains se sont
donnée. Les quelz combien qu'ilz feussent sans
comparaison, plus que nous copieux, & riches,
neantmoins ont concedé aux Doctes Hommes
vsfer souuent de motz non acoutumés és choses
non acoutumees. Ne crains dōques Poete futur,
d'innouer quelques termes en vn long Poeme
principalement, avecques modestie toutesfois,
Analogie, & iugement de l'Oreille, & ne te sou-
cie qu'il le treuve bon ou mauuais: esperant que
la posterité l'approuuera, comme celle, qui don-
ne foy aux choses douteuses, lumiere aux obscu-
res, nouveauté aux antiques, vsaige aux nō accou-
tumees, & douceur aux apres & rudes. Entre au-
tres choses, se garde bien notre Poete d'vsfer de
noms propres Latins ou Grecz, chose vrayment
aussi absurde, que si tu appliquois vne piece de
Velours verd à vne Robe de Velours rouge, mais
seroit-ce pas vne chose bien plaisante vsfer en son
ouuraige Latin d'un Nom propre d'Homme, ou
d'autre chose, en François: comme Ian currit.

Loyre fluit, & autres semblables. Accommode
donques telz noms propres de quelque langue,
que ce soit à l'usage de ton vulgaire: suyuant les La-
tins, qui pour $\kappa\rho\acute{\alpha}\kappa\lambda\eta\varsigma$, ont dict Hercules, pour,
 $\theta\eta\sigma\epsilon\upsilon\varsigma$, Theseus: & dy Hercule, Thesee, Achile,
Vlysse, Virgile, Ciceron, Horace. Tu doibz pour
tant vser en cela de iugement & discretion, car il
ya beaucoup de telz noms, qui ne se peuvent ap-
proprier en François, les vns Monosyllabes, com-
me Mars, les autres dissyllabes, comme Venus, au-
cuns de plusieurs syllabes, comme Iupiter, si tu
ne voulois dire Ioue, & autres infinitz, dont ie ne
te scauroy bailler certaine reigle. Parquoy ie ren-
noye tout au iugement de ton oreille. Quant au
reste, vse de motz purement François, non tou-
tesfois trop communs, non point aussi trop inu-
sitez, si tu ne voulois quelque fois vsurper, & qua-
si comme enchasser ainsi qu'une pierre precieu-
se & rare, quelques motz antiques en ton Poëme,
à l'exemple de Virgille, qui à vsé de ce mot Olli,
pour Illi. Aulai pour Aulæ, & autres. Pour ce fai-
re te faudroit voir tous ces vieux Romans, &
Poëtes François, ou tu trouueras vn Aiourner,
pour faire Iour (que les Praticiens se sont fait pro-
pre) Anuyter pour faire Nuyt. Assener, pour
frapper, ou on visoit, & proprement d'un coup
de Main, Isnel pour Leger, & mil' autres bons
motz que nous auons perdus par nostre negligē-
ce. Ne doute point que le moderé usage de telz
vocables ne donne grande maieslé tant au Vers,
comme à la Prose: ainsi que font les Reliques des
sainctz aux Croix, & autres sacrez ioiaux de diez
aux Temples.

*De la Rythme, & des Vers
sans Rythme.*

CHAP. VII.



VANT à la Rythme, ie suy' biē d'opinion qu'elle soit riche pour ce qu'elle nous est ce, qu'est la quantité aux Grecz & Latins. Et bien q̄ n'ayons cet vsaige de Piez comme eux, si est ce que nous auons vn certain nombre de Syllabes en chacun Genre de Poeme, par les quelles cōme par Chef- nous le vers François lié & enchainé, est cōtraint de se rendre en cete étroite prison de Rythme, soubz la garde le plus souuent d'vne couppe feminine, facheux & rude Geolier, & incongnu des autres vulgaires. Quand ie dy, que la Rythme doit estre riche, ie n'entens qu'elle soit contrainte & semblable à celle d'aucuns, qui pensent auoir fait vn grād chef d'œuure en François, quād ilz ont rymé vn Imminent, & vn Eminent, vn Misericordieusement, & vn Melodieusement: & autres de semblable farine, encores qu'il n'y ait sens ou raison qui vaille, Mais la Rythme de nostre Poete sera volontaire non forcee: receue, non appellee: propre, non aliene: naturelle, non adoptiue, bref, elle sera telle que le vers tumbant en icelle ne contentera moins l'oreille, qu'vne bien armonieuse Musique tumbante en vn bon & parfait accord. Ces equiuoques donq' & ces simples, Rymez avecques leurs composez, cōme vn baisser & abaisser, s'ilz ne changent, ou augmentent

grandement la signification de leurs simples, me
soient chassés bien loing, autrement qui ne vou-
droit reigler sa Rythme comme i'ay dit, il vau-
droit beaucoup mieux ne rimer point: mais faire
des vers libres, comme à fait Petrarque en quel-
que endroit: & de notre Tens le Seigneur Loys
Aleman en sa non moins docte que plaisante a-
griculture. Mais tout ainsi que les Peintres & sta-
tuaires mettent plus grand' industrie à faire be-
aux & bien proportionnez les corps qui sont
nudz, que les autres: aussi faudroit-il bien que ces
Vers nō rymez, feussent biē charnuz & nerueuz:
afin de compenser par ce moyen le default de la
Rythme. Je n'ignore point que quelques vns ont
fait vne diuision de Rythme, l'vne en son, & l'au-
tre en ecriture, à cause de ces dyphthōgues Ai. Ei.
Oi. faisant conscience de rimer maitre & prestre,
Fontaines & Athenes, connoitre & naitre. Mais
ie ne veux que notre Poete regarde si supersti-
cieusement à ces petites choses, & luy doit suffire
que les deux dernieres syllabes soient vnifones, ce
qui arriueroit en la plus grand' part tant en voix
qu'en ecriture, si l'orthographe Françoisse n'eust
point esté deprauee par les Praticiens. Et pour ce
que Loys Mégret non moins amplement que do-
ctement à traité cete partie, lecteur, ie te renuoye
à son liure: & feray fin à ce propos, t'ayant sans
plus auerti de ce mot en passant, c'est que tu gar-
des de rythmer les motz manifestement longs a-
uec les brefs, aussi manifestement brefs, comme
vn passe & trace, vn maitre & mettre, vn cheue-
lure & hure, vn bast & bat, & ainsi des autres.

*De ce mot Rythme, de l'invention des Vers
rymez, & de quelques autres Anti-
quitez vsitees en nostre Langue.*

CHAP. VIII.



OV T ce qui tombe soubz quelque mesure & iugement de l'Oreille (dit Ciceron) en Latin s'appelle *Numerus*, en Grec *ῥυθμός*, non point seulement au Vers, mais à l'Oraison. Parquoy improprement notz Anciens ont astringé le nom du genre soubz l'Espece appellât Rythme cete consonance de syllabes à la fin des vers, qui se deuroit plus tost nōmer *ὁμοιοτέλευτον*, c'est à dire finissant de mesmes, l'une des especes du Rythme. Ainsi, les vers encores qu'ilz ne finissent point en vn mesme son, generalemēt se peuent appeller Rythme: d'autant que la signification de ce mot *ῥυθμός* est fort ample, & emporte beaucoup d'autres termes cōme *ἁρμονία*, *μέτρον μέλος*, *ἔμφωνον*, *ἀκολουθία*, *τάξις*, *σύγκρισις*. Reigle, Mesure, Melodieuse consonance de voix, consequence, ordre & cōparaison. Or quād à l'antiquité de ces vers, que nous appellons rymez, & que les autres vulgaires ont empruntez de no⁹, si ont adiouté foy à Ian le Maire de Belges diligent chercheur de l'Antiquité, Bardus v.roy des Gaules en fut inuenteur: & introduysit vne secte de Poetes nōmez Bardes, les quelz chātoiēt melodieusemēt leurs rymes avecques instrumētz, louant les vns, & blamāt les autres, & estoient (comme temoingne Dyodore Si.

cilien en son vi. Liure) de si grand' estime entre les Gaullois, que si deux armées ennemies estoient prestes à combattre, & lesditz Poetes se mis- sent entre deux, la Battaille cessoit & moderoit chacun son ire. Je pourroy' alleguer assez d'au- tres antiquitez, dont notre langue aujourd'huy est ennoblie, & qui montrent les Histoires n'estre faulses, qui ont dit les Gaules anciennement a- uoir esté florissantes non seulemēt en armes, mais en toutes sortes de sciences & bōnes lettres. Mais cela requiert bien vn œuvre entier; & ne seroit a- pres tant d'excellentes plumes, qui en ont escrit mesmes de nostre Tens, que retixtre (comme on dit) la toile de Penelope. Semblablement j'ay bien voulu, & ne me semble mal à propos montrer le Antiquité de deux choses fort vulgaires en notre langue, & non moins anciennes entre les Grecz. L'une est cete inuersion de lettres en vn propre Nom, qui porte quelque Deuise conuenable à la personne, cōme en FRANCOIS DE VALOIS, De facon suis royal. HENRY DE VALOIS, Roy es de nul hay. L'autre est en vn Epigramme, ou quelque autre œuvre poetique vne certaine election des lettres capitales disposees en sorte, quelles portēt ou le nom de l'Autheur, ou quel- que sentence. Quand à l'inuersion de lettres que les Grecz appellent *αιανθηματισμός* l'inter- prete de Lycophron dit en sa vie. En ce tēs la flo- rissoit Lycophron, non tāt pour la poesie, q̄ pour ce qu'il faisoit des Anagrāmatismes. Exemple du nō du roy Ptolomee. *πτολομαῖος. ἄπο μέλιτος.* c'est à dire, Emmiellé, ou de miel. De la royne Ar

finoc, qui fut femme dudit Ptolomee. ἀρσινόη.
 ἡ παρ' ἰου, c'est à dire la Violette de Iuno, Artemi-
 dore, aussi le Stoi que à laissé en son liure des son-
 ges vn chapitre de l'Anagrammatisme, ou il mon-
 tre, que par l'inuersion des lettres on peut expo-
 ser les songes. Quand à la disposition des Lettres
 Capitales, Eusebe au liure de la preparation euan-
 gelique dit, que la Sybille Erythree auoit prophe-
 tizé de IESVS CHRIST. Preposant à chacun
 de ses Vers certaines lettres qui declaroiét le der-
 nier Aduenement de Christ. Les dites lettres por-
 roient ces motz: IESVS, CHRISTVS, SER-
 VATOR, CRUX. Les Vers furét translatez par
 S. Augustin (& c'est ce qu'on nōme les xv. signes
 du iugement) les quelz se chantét encor en quel-
 ques lieux. Les Grecz appellent ceste preposition
 de lettres, au cōmencement des vers, ἀρροσιχίς.
 Ciceron en parle au liure de Diuination: voulant
 prouuer par cete curieuse diligence q̄ les vers des
 Sybilles, estoient fairz par artifice, & nō par inspi-
 ration diuine, Cete mesme antiquité se peut voir
 en tous les argumēs de plaute, dont chacun en ses
 lettres capitales, porte le nom de la Comedie.

*Observation de quelques manieres
 de parler Francoises.*

CHAP. IX.



A Y déclaré en peu de paroles,
 ce qui n'auoit encor esté (que ie
 scache) touché de notz rhetori-
 queurs François. Quāt aux coup-
 pes feminines, apostrophes, ac-

cens, l'émasculin, & l'e féminin, & autres telles choses vulgaires, notre Poete les apprendra de ceux qui en ont écrit. Quant aux Especes de Vers qu'ilz veulent limiter, elles sont aussi diverses que la fantasie des Hommes, & que la mesme Nature. Quant aux vertus & vices de Poeme si diligemment traités par les Anciens, comme Aristote, Horace, & apres eux Hieronyme Vide. Quant aux figures des sentences & des motz, & toutes les autres parties de l'Eloquution, les lieux de commiseration, de ioye, de tristesse, d'ire, d'admiratiō & toutes autres commotions de l'Ame, ie n'en parle point apres si grand nombre d'excellens Phylosophes & Orateurs, qui en ont traicté, que ie veux auoir esté biē leuz & releuz de notre Poete, premier qu'il entreprenne quelque hault & excellent ouurage. Et tout ainsi qu'entre les Aucteurs Latins, les meilleurs sont estimez ceux qui de plus pres ont imité les Grecz. Ie veux aussi que tu t'eforces de rendre au plus pres du naturel, que tu pourras la phrase & maniere de parler Latine, en tant que la propriété de l'une & l'autre langue le voudra permettre. Autant te dy-ie de la Greque, dont les facons de parler sont fort approchantes de notre vulgaire, ce que mesmes on peut cognoître par les Articles, incongneuz de la Langue Latine. Vsez donques hardimēt de l'infinitif pour le nom, comme l'Aller, le Chanter, le Viure, le Mourir. De l'Abiectif substantivé, comme le liquide des Eaux, le vuide de l'Air, le fraiz des Vmbres, l'epes des Forestz, l'enroué des Cimballes, pourueu que

telle maniere de parler adioute quelque grace, & vehemence, & non pas le Chault du feu, le froid de la Glace, le dur du Fer, & leurs semblables. Des Verbes & Participes, qui de leur nature ne ont point d'infinitifz apres eux, avecques des infinitifz, comme tremblant de mourir, & volant d'y aller, pour craignant de mourir, & se hatant d'y aller. Des Noms pour les Aduerbes, comme ilz combattent obstinez, pour obstineemēt il vole leger, pour legerement, & mil' autres manieres de parler, que tu pourras mieux obseruer par frequente, & curieuse Lecture, que ie ne te les scauroy' dire. Entre autres choses ie t'auerty vser souuēt de la figure **A N T O N O M A S I E** aussi frequente aux Anciens Poetes, comme peu vsitee, voire incongneue des François. La grace d'elle est quand on designe le Nom de quelque chose par ce, qui n'y est propre: comme le Pere foudroyant, pour Iupiter: le Dieu deux fois né, pour Bacchus, la vierge Chasseresse, pour Dyane. Cete figure a beaucoup d'autres especes, que tu trouuerras chés les Rhetoriciens, & à fort bonne grace principalement aux descriptions, comme depuis ceux, qui voyent premiers rougir l'Aurore iusques la, ou Thetis recoit en ses ondes le filz d'Hyperion pour depuis l'Orient iusques à l'Occident. Tu en as assez d'autres exemples és Grecz: & Latins, mesmes en ces diuines experiences de Virgile, comme du fleuve Glacé, des douze Signes du Zodiaque, de Iris, des xii Labeurs d'Hercules, & autres. Quant aux Epithetes, qui sont en notz Poetes François la plus grand' part ou Froids, qu'Ocieux, ou mal

à

à propos, ie veux que tu en vses de sorte que sans eux ce que tu diras seroit beaucoup moindre, comme la flamme deuorāte, les souciz mordaus, la gehinnante sollicitude, & regarde bien qu'ilz soiēt couuenables non seulement à leurs substantifz: mais, aussi à ce que tu decriras, à fin que tu ne dies l'Eau vndoyante, quand tu la veux d'ecrire impetueuse: ou la flamme ardente, quand tu la veux montrer languissante. Tu as Horace entre les Latins fort heureux en cecy, comme en toutes choses. Garde toy aussi de tumber en vn vice commun, mesmes aux plus excellens de notre lāgue, c'est l'omission des arricles. Tu as exemple de ce vice en infiniz endroiēt de ces petites poēfies Françoises. I'ay quasi oublié vn autre default bien vſité, & de tres mauuaise grace. C'est quand en la Quadrature des vers Heroiques la sentence est trop abruptemēt coupee, comme: Si non que tu en mōtres vn plus seur. Voyla ce que ie te uoulois dire breuement de ce que tu doibz obseruer tant au Vers, comme à certaines manieres de parler peu, ou point encor' vſitees des François. Il y en a, qui fort superſticiuſemēt entremeslent les vers Masculins avecques les Feminins, comme on peut voir aux Psalmes traduiēt par Marot. Ce qu'il a obserué (comme ie croy') à fin que plus facilement on les peust chāter, sans varier la Musique, pour la diuerſité des meſures, qui se trouuerroient à la fin des Vers. Ie treuve cete diligence fort bōne, pourueu que tu n'en faces point d'religion, iusques à contraindre ta diction, pour obseruer telles choses. Regarde principalement

qu'en ton vers n'y ait rien dur, hyulque, ou redun-
dant. Que les Perodes soient bien joinctz, nu-
mereux, bien remplissans l'Oreille:& telz, qu'ilz
n'excedent point ce terme & but, que naturelle-
ment nous sentons soit en lisant, ou ecoutant.

De bien prononcer les Vers.

CHAP. X.



E lieu ne me semble mal à pro-
pos, dire vn mot de la pronun-
ciation, que les Grecz appellent
ἡ προφορὰ. Afin que s'il t'auient
de reciter quelquesfois tes vers,
tu les pronunces d'un Son di-
stinct, non confuz, viril, non effeminé: avecques
vne voix accommodée à toutes les affectiōs, que
tu voudras exprimer en tes vers. Et certes comme
icelle pronunciation & geste approprié à la ma-
tiere que l'on traite, voyre par le iugement de De-
mosthene, est le principal de l'Orateur: aussi n'est
ce peu de chose que de prononcer ses vers de bō-
ne grace. Veu que la poesie (comme dit Ciceron)
à esté inuentee par obseruation de prudēce & me-
sure des oreilles, dont le iugement est tresuperbe
comme de celles qui repudient toutes choses as-
pres & rudes, non seulement en composition, &
structure de morz, mais aussi en modulation de
voix. Nous lisons cete grace de prononcer auoir
esté fort excellente en Virgile: & telle qu'un poc-
te de son tens disoit, que les vers de luy, par luy
pronuncez, eroiēt sonoreux & graues: par autres
flacques, & effeminez.

*De quelques obseruacions outre l'Artifice
auecques vne inuectiue contre les
mauuais Poetes Francois.*

CHAP. XI.



Ne demeureray longuemēt en ce que s'ensuit, pource que nostre Poete, tel que ie le veux, le pourra assez entendre par son bō iugement, sans aucunes Traditions de reigles. Du tens dōques & du lieu qu'il fault elire pour la cogitation, ie ne luy en bailleray autres preceptes, que ceulx que son plaisir & sa disposition luy ordonneront. Les vns ayment les fresches vmbres des Forestz, les clers ruisselez doucement murmurans parmy les prez ornez & tapissez de verdure. Les autres se delectent du secret des Chambres & doctes Etudes. Il fault s'accommoder à la saison & au lieu. Bien te veux-je auertir de chercher la solitude, & le Silence amy des Muses, qui aussi (affin que ne laisses passer cete fureur divine, qui quelquesfois agite, & echaufe les Espris Poetiques, & sans laquelle ne fault point que nul espere faire chose qui dure) n'ouurent iamais la porte de leur sacré cabinet si non à ceulx qui hurtēt rudement. Ie ne veux oublier l'emendation, partie certes la plus vtile de notz etudes. L'office d'elle est aiouter, oter, ou muer à loysir ce que cete premiere impetuosité & ardeur d'ecrire n'auoit permis de faire. Pourtant est il necessaire, afin, que noz ecriz comme eufans nouueaux nez, nous flattent, les

remettre à part, les reuoir souuēt, & en la manie-
re des Ours à force de lecher leur dōner forme &
façon de membres, non imitant ces importuns
versificateurs, nōmez de Grecz *μυσσοπάταροι*,
qui rompent à toutes heures les Oreilles des mi-
serables Auditeurs par leurs nouveaux Poemes.
Il ne fault pourtant y estre trop superstitieux, ou
(comme les Elephans leurs petis) estre dix ans à
enfanter les vers. Sur tout nous conuient auoir
quelque scauant & fidele compaignon, ou vn
Amy bien familier, voire trois ou quatre qui veil-
lent & puissent congnoitre noz fautes, & ne crai-
gnent point blesser nostre papier avecques les vn-
gles. Encores te veux- ie aduertir de hanter quel-
quesfois non seulement les scauās: mais aussi tou-
tes sortes d'ouuriers & gens Mecaniques, com-
me Mariniers, Fondeurs, Peintres, Engraeurs
& autres, scauoir leurs inuentions, les Noms des
matieres, des outilz, & les termes vsitez en leurs
ars & metiers, pour tyrer de la ces belles com-
paraisons & viues descriptions de toutes choses.
Vous semble point Messieurs, qui etes si enne-
mis de vostre lāgue, que nostre Poete ainsi armé
puisse sortir à la campagne, & se montrer sur les
rancz, avecques les braues Scadrons Grecz &
Romains? Et vous autres si mal equipez, dont l'i-
gnorance à donné le ridicule nom de Rymeurs à
nostre langue(comme les Latins appellent leurs
mauuais Poetes versificateurs(osez vous bien
endurer le Soleil, la poudre, & le dangereux La-
beur de ce combat le suis d'opinion que vous re-
titiés au bagaige avecques les Paiges & Laquais,

ou bien (car i'ay pitié de vous) soubz les fraiz vmbraiges, aux sumptueux Palaiz des grands Seigneurs & cours magnifiques des princes entre les Dames & Damoizelles, ou votz beaux & mignons Ecriz, non de plus longue durée, que vostre vie seront receuz, admirés, & adorés: non point aux doctes Etudes, & riches Byblyothèques des Scauans. Que pleust aux Muses, pour le bien que ie veuz à notre Langue, que votz ineptes œuures feussent bannys, non seulement de la (comme ilz sont) mais de toute la France. Ie voudroys bien qu'à l'exemple de ce grand Monarque, qui defendit que nul n'entreprist de le tirer en Tableau, si non Apelle, ou en statue, si non Lysippe, tous Roys & Princes amateurs de leur langue deffendissent, par edict expres, à leurs subiectz de non mettre en lumiere œuvre aucun, & aux Imprimeurs de non l'Imprimer, si premiere-ment il n'auoit enduré la Lympe de quelque scauāt homme aussi peu adulateur qu'etoit ce Quintilie, dont parle Horace en son art Poetique, ou, & en infiniz autres endroictz dudit Horace, on peut voir les vices des Poetes modernes exptimés si au vif, qu'il semble auoir escrit non du tēs d'Auguste, mais de François & de Henry. Les Medecins (dict il) promettent ce qui appartient aux Medecins, les Feuures traictent ce qui appartient aux Feuures: mais nous escriuons ordinairement des Poemes autant les Indoctes, comme les Doctes. Voyla pourquoy ne se fault emerueiller, si beaucoup descauans ne daignent au iourd'huy escrire en notre langue, & si les etrāgers ne la pri-

sent comme nous faisons la leur, d'autant qu'ilz voyent en icelle tât de nouveaux Aucteurs ignorans, ce qui leur fait penser, qu'elle n'est capable de plus grand ornemēt & erudition. O combien ie desire voir secher ces Printems, chatier ces petites ieunesses, rabbarre ces coups d'essay, tarir ces Fontaines, bref, abolir tous ces beaux tiltres assez suffisans pour degouter tout Lecteur scauāt d'en lire d'auantaige. Ie ne souhaite moins que ces depourueuz, ces humbles esperans, ces Beniz de l'yeſte, ces Esclaues, ces Trauerseurs soient renuoyés à la Table ronde: & ces belles petites de uises aux Gentilz hommes & Damoyzelles, d'ou on les a empruntees. Que diray plus? Ie supplie à Phebus Apollon, que la France apres auoir eté si longuemēt sterile, grosse de luy enfante bien tost vn poete, dont le Luc bien resonnat face taire ces enrouees Cornemuses, nō autremēt que les Grenouilles, quand on iette vne pierre en leur Maraiz. Et si non ostant cela, cete fièvre chaude d'ecrire les tormentoit encores, ie leur conseilleroy' ou d'aller prendre Medicine en Antycire: ou pour le mieux se remettre à l'estude: & sans honte à l'exemple de Caton, qui en sa vieillesse apprist les lettres Greques. Ie pense bien, qu'en parlant ainsi de notz Rymeurs, ie sembleray à beaucoup trop mordant & Satyrique: mais veritable à ceux qui ont scauoir & iugement: & qui desirent la santé de notre langue: ou cet vlcéré & chair corumpue de mauuaises Poesies est si inueterée, qu'elle ne se peut oter qu'avecques le Fer & le Cautere. Pour conclure ce propos, saiches Le-

cteur, que celuy sera veritablement le Poete, que
ie cherche en notre langue, qui me fera indigner,
apayser, eiouyr, douloir, aymer, hayr, admirer, e-
tonner: bref qui tiédra la bride de mes affections,
me tournant ça, & la à son plaisir. Voyla la vraye
pierre de Touche, ou il fault que tu epreuues
tous Poemes & en toutes langues. Le m'atēs bien
qu'il s'en trouuerra beaucoup de ceux qui ne
treuuent rien bon, si non ce qu'il entendent, &
pensent pouuoir imiter: aux quelz nostre Poe-
te ne sera pas agreable: qui diront qu'il n'ia aucun
plaisir, & moins de profit à lire telz escriz, que ce
ne sont que fictions Poetiques, que Marot n'a
point ainsi escrit. A telz pour ce qu'ilz n'enten-
dent la Poesie, que de nom, ie ne suis deliberé de
repondre, produysant pour deffence tant d'excel-
lens ouuraiges Poetiques Grecz, Latins, & Italiēs
aussi alienes de ce genre, d'ecrire, qu'ilz approu-
uent tāt, comme ilz font eux mesmes eloingnez
de toute bonne erudition. Seulement veux-ie ad-
monnester celuy qui aspire à vne gloire non vul-
gaire, s'eloingner de ces ineptes Admirateurs,
fuyr ce peuple ignorant, peuple ennemy de tout
rare & antique scauoir: se contenter de peu de
Lecteurs à l'exemple de celuy, qui pour tous au-
diteurs ne demandoit que Platon: & d'Horace,
qui veult ses œuures estre leuz de trois, ou quatre
seulement, entre les quelz est Auguste. Tu as Le-
cteur, mon iugement de nostre Poete François,
le quel tu suy uras si tu le treuues bon, ou te tien-
dras au tien, si tu en as quelque autre. Car ie n'i-
gnore point combien les iugementz des Hom-

mes sont diuers, comme en toutes choses, principalement en la Poésie, la quelle est comme vne peinture, & non moins qu'elle, subiecte à l'opinion du vulgaire. Le principal But, ou ie vise c'est la deffence de notre langue, l'ornement & amplification d'icelle, en quoy si ie n'ay grandement soulagé l'industrie & labeur de ceux qui aspirent à cete gloire, ou si du tout ie ne leur ay point aidé, pour le moins ie penseray auoir beaucoup fait, si ie leur ay donné bonne volonté.

Exhortation aux Francois d'ecrire en leur langue, avec les louanges de la France.

CHAP. XII.

DONQ VES s'il est ainsi que de nostre Tens les Astres, comme d'un accord, ont par vne heureuse influence conspiré en l'honneur & accroissement de notre langue qui sera celuy des scauans, qui n'y vouldra mettre la main, y rependant de tous cotez les fleurs & fructz de ces riches Cornes d'abundance Greque & Latine? ou à tout le moins qui ne louera & approuuera l'industrie des autres? mais qui sera celuy qui la vouldra blâmer? Nul, s'il n'est vrayment ennemy du Nom François. Ce prudent & vertueux Themistocle Athenien montra bien que la mesme Loy naturelle, qui commande à chacun defendre le lieu de sa naissance, nous oblige aussi de garder la dignité de notre langue, quand il cōdamna à mort

vn Herault du Roy de Perse seulement pour auoir employé la langue Attique, aux commandemens du Barbare. La gloire du peuple Romain n'est moindre (comme à dit quelqu'un) en l'amplification de son langage que de ses limites. Car la plus haulte excellence de leur republique, voire du tens d'Auguste, n'estoit assez forte, pour se deffendre contre l'iniure du tens par le moyen de son capitolé, de ses thermes & magnifiques palais, sans le benefice de leur langue, pour la quelle seulement nous les louons, nous les admirons, nous les adorons. Sômes nous donques moindres que les Grecz ou Romains, qui faisoient si peu de cas de la nostre? Je n'ay entrepris de faire cōparaison de nous à ceux la, pour ne faire tort à la vertu Françoisse, la conferât à la vanité Gregeoysse: & moins à ceux cy pour la trop ennuyeuse longueur que ce seroit de repeter l'Origine des deux nations, leurs loix, meurs & manieres de viure: les Consuls, Dictateurs, & Empereurs de l'une, les Roys, Ducz, & Princes de l'autre. Je confesse que la fortune leur ait quelquesfois été plus fauorable qu'à nous: mais aussi diray ie bien) sans renoueler les vieilles playes de Romme, & de quelle excellence, en quel mépris de tout le mōde, par ses forces mesmes elle à été precipitée) que la Frâce soit en repos ou en guerre, est de lōg interuale à preferer à l'Italie, serue maintenant & mercenaire de ceux aux quelz elle souloit commander. Je ne parleray icy de la tēperie de l'air, fertilité de la terre, abondance de tous genres de fruietz necessaires pour l'ayse & entretien de la vie humaine & autres in-

numerables commoditez, que le ciel plus prodigale-
ment que liberalement à elargy à la france. Je
ne conteray tant de grosses riuieres, tant de bel-
les forestz, tant de Villes non moins opulentes,
que fortes, & pourueues de toutes munitions de
guerre. Finablement ie ne parleray de tant de me-
stiers, arz, & sciences, qui florissent entre nous,
comme la Musique, Peinture, Statuaire, Archite-
cture, & autres non gueres moins que iadis entre
les Grecz & Romains. Et si pour trouuer l'or &
l'argët, le fer n'y viole point les sacrees entrailles
de nostre antique mere: si les gemmes, les odeurs
& autres corruptions de la premiere generosité
des homes n'y sont point cherchees du Marchant
auare: aussi le Tigre enragé, la cruelle semence des
Lyons, les Herbes empoisonneresses, & tât d'au-
tres pestes de la vie humaine, en sont bien eloi-
gnees. le suis content que ces felicitez nous soiët
communes auecques autres nations, principale-
ment l'italie: mais quand à la pieté, religion, inte-
grité de meurs, magnanimité de courages & tou-
tes ces vertus rares & antiques (qui est la vraye &
solide louange) la France à tousiours obtenu sans
controuerse le premier lieu. Pourquoy donques
sommes nous si grâds admirateurs d'autrui? pour-
quoy sommes nous tant iniques à nous mesmes?
pourquoy mandions nous les langues estrangeres
comme si nous auions honte d'vser de la nostre?
Caton l'Aisné (ie dy celuy Caton, dont la graue
sentence à esté tant de fois approuuee du Senat &
peuple Romain) dist à Posthumie Albin s'excus-
ant de ce que luy, home Romain auoit escrit vne

Hystoire en Grec: Il est vray qu'il n'eust faillu pardonner, si par le Decrit des Amphyctioniens tu eusses esté contraint d'ecrire en Grec. Se moquant de l'ambicieuse curiosité de celuy qui ay-
moit mieulx ecrite en vne langue estrangere, que en la sienne. Horace dit, que Romule en songe l'amonnesta, lors qu'il faisoit des vers Grecz, de ne porter du boys en la forest. Ce que font ordinairement ceux qui escriuent en Grec & en Latin. Et quád la gloire seule, non l'amour de la vertu, nous deuroit induire aux actes vertueux, si ne voy-ie pour tant qu'elle soit moindre à celuy qui est excellent en son vulgaire, qu'à celuy qui n'ecrit qu'en Grec, ou en Latin. Vray est que le nom de cetuy cy (pour autant que ces deux langues sont plus fameuses, s'etent en plus de lieux: mais bien souuent comme la fumee, qui sort grosse au commencement, peu à peu s'euanoüst parmy le grand espace de l'Air, il se perd, ou pour estre opprimé de l'infinie multitude des autres plus renommez, il demeure quasi en silence & obscurité. Mais la gloire de cetuy la, d'autant qu'elle se contient en ses limites, & n'est diuisee en tât de lieux que l'autre, est de plus longue duree, comme ayant son siege, & demeure certaine. Quand Ciceron & Virgile se misrent à ecrire en Latin, l'Eloquence, & la Poésie estoient encor' en enfance entre les Romains, & au plus haut de leur excellence entre les Grecz. Si dōques ceux que j'ay nommez, dedaignás leur lague, eussent ecrit en Grec, est-il croyable, qu'ilz eussent egalé Hommere, & Demosthene? Pour le moins n'eussent ilz eté en-

tre les Grecz ce qu'ilz font entre les Latins. Petrarque semblablement, & Boccace cōbien qu'ilz aient beaucoup escrit en Latin, si est-ce que cela n'eust eté suffisant pour leur donner ce grand honneur qu'ilz ont acquis, s'ilz n'eussent escrit en leur lāgue. Ce que biē congnoissans maintz bons esprits de notre tens, combien qu'ilz eussent ia acquis vn bruyt non vulgaire entre les latins, se sont neantmoins conuertiz à leurs langue maternelle, mesmes Italiens qui ont beaucoup plus grande raison d'adorer la langue Latine, q̄ nous n'auons. Je me contenteray de nommer ce Docte Cardinal Pierre Bēde, duquel ie doute, si onques homme immita plus curieusement Ciceron, si ce n'est parauenture vn Christofle Longueil. Toutesfois par ce qu'ilz à escrit en Italien, tant en Vers comme en prose, il à illustré & sa langue & son nom plus trop qu'ilz n'estoient au parauāt. Quelquevn (peut estre) deia persuadé par les raisons, que i'ay alleguees, se conuertiroit volontiers a son vulgaire, s'il auoit quelques exemples domestiques. Et ie dy, que d'autant sy doit-il plus tost mettre pour occuper le premier ce à quoy les autres ont failly. Les larges campagnes Greques & Latines sont déia si pleines, que bien peu reste d'espace vide. Ia beaucoup d'vne course legere, ont atteint le But tant desiré. Long temps ya, que le prix est gaigné. Mais, ó bon Dieu, combien de Mer nous reste encores, auāt que soyons paruenuz au port, combien le terme de nostre course est encores loing. Toutesfoys ie te veux biē auertir que tous les scauans hommes de Frāce n'ont point mepri-

fé leur vulgaire. Celuy qui fait renaitre Aristophene, & faine si bien le nez de Lucian, en porte bõ temoignage. A ma volonté que beaucoup en diuers genres d'ecrire voulussent faire le semblable, non point s'amuser à derobier l'ecorce de celuy, dont ie parle, pour en couvrir le boys tout vermoulu, de ie ne scay quelles lourderies si mal plaisantes qu'il ne faudroit autre recepte pour faire passer l'enuie de ryre à Democrite. Je ne craindray point d'aleguer encores pour tous les autres ces deux lumieres Françoises Guillaume Budé, & Lazare de Bayf. Dont le premier à escrit nō moins amplemēt, que doctemēt l'Institution du prince, œuvre certes assez recommandé par le seul nom de l'ouurier. L'autre n'a pas seulement traduit l'Electre de Sophocle quasi vers pour vers, chose laborieuse comme entendent ceux qui ont essayé le semblable: mais dauantage à donné à nostre lāgue le nom d'Epigrammes & d'Elegies, avecques ce beau mot composé Aigredoux afin qu'on n'attribue l'honneur de ces choses à quelque autre. Et de ce que ie dy, m'a asseuré vn Gentilhomme mien amy, homme certes non moins digne de foy, que de singuliere erudition, & iugemēt non vulgaire. Il me semble (Lecteur Amy des Muses Françoises) qu'apres ceux que i'ay nommez, tu ne dois auoir honte d'ecrire en ta lāgue, mais encores doibs-tu si tu es amy de la France, voyre de toymesmes, t'y donner du tout: avecques ceste genereuse opinion qu'il vault mieux estre vn Achille entre les siens, qu'vn Diomedes, voyre bien souuent vn Therfite entre les autres.

Conclusion de tout l'Oeuvre.



R sommes nous, la grace à Dieu, par beaucoup de perilz & de flortz estrangers, renduz au port, à seureté. Nous auons echappé du milieu des Grecz, & par les Scadrons Romains penetré iusques au Seing de la tant desirée France. La donques François, marchez couraigeusemēt vers cete superbe Cité Romaine: & des serues depouilles d'elle (cōme vous auez fait plus d'vne fois) ornez voz Temples & autelz. Ne craignez plus ces Oyes cryardes, ce fier Manlie, & ce traître Camille, qui soubz vmbre de bonne foy vous suprēne tous nudz contans la rançon du Capitole. Donnez en ceste Grece Menteresse, & y semez encor vn coup la fameuse Nation des Gallogrecz. Pillez moy sans conscience les sacrez thresors de ce Temple Delphique, ainsi que vous auez fait autrefois: & ne craignez plus ce muet Apollon: ces faulz Oracles, ny les fleches rebouchees. Vous fouuienne de votre ancienne Marseille, secondes Athenes, & de votre Hercule Gallique, tirant les peuples apres luy par leurs oreilles avecques vne Chesne attachee à sa langue.

*Fin de la Deffense & Illustration
de la Langue Francoise.*

A V LECTEUR.



MY Lecteur, tu trouueras estrā-
 ge (peut estre) de ce que i'ay si
 breuement traité vn si fertile &
 copieux argumēt, cōme est l'Il-
 lustration de nostre Poësie Fran-
 çoise: capable certes de plus giād
 ornement, que beaucoup n'estiment. Toutesfois
 tu doibz penser que les arts & sciēces n'ont receu
 leur perfection tout à vn coup, & d'vne mesme
 main: ainçois par succession de longues années,
 chacun y conferant quelque portion de son indu-
 strie, sont paruenus au point de leur excellence.
 Recooy donques ce petit ouurage, comme vn des-
 seing, & protraict de quelque grand & laborieux
 edifice, que i'entreprēdray (possible) de conduire,
 croissant mon loysir & mon scauoir: & si ie con-
 gnoy' que la nation Françoise ait agreable ce miē
 bon vouloir (vouloir dy-ie) qui aux plus grandes
 choses a tousiours meritē quelque louāge. Quād
 à l'Ortographie, i'ay plus suyuy le commun & an-
 tiq' vsaige que la raison, d'autāt que cete nouuel-
 (mais legitime à mon iugemēt) facon d'ecrite est
 mal receue en beaucoup de lieux, que la nouveau-
 té d'icelle eust peu rendre l'œuure non gueres de
 soy recommentable, mal plaisant, voyre contem-
 ptable aux Lecteurs. Quād aux fautes qui se pour-
 roient trouuer en l'Impression, comme de lettres
 transposees, omises, ou superflues, la premiere
 eridition les excusera, & la discretion du Lecteur
 scauant, qui ne s'arrestera à si petites choses.

A Dieu, Amy Lecteur.